



***LES PÉRÉGRINATIONS
D'UN PETIT BLANC
EN GUINÉE***

***Création de l'Ensemble National
des Percussions de Guinée***

et autres histoires invraisemblables

FRANÇOIS KOKELAERE

POÏEIN

PRÉAMBULE

Ceci n'est que le songe d'une nuit d'été comme dirait le grand William et bien sûr, tout n'y est que mensonges et billevesées ! Les rêves déforment tout. C'est bien connu.

Oui, j'ai dû rêver cette période de ma vie située entre fin 87 et 2002.

Bien sûr, les principaux intéressés vous diront que tout y est faux et ils auront raison, chacun accommode la vérité à sa manière et d'ailleurs, il n'y a jamais une vérité mais des vérités. Celle-là est la mienne, enfin, la perception qu'il me reste de cette aventure incroyable que j'ai vécue de 1987 à 95 avec l'Ensemble National des Percussions de Guinée et jusqu'en 2002 avec Wofa. Sans parler de tous ces projets un peu fous : Momo Wandel Soumah, Wassa, El Hadj Djéli Sory Kouyaté, Prince Diabaté et Amara Sanoh, la Biennale de Percussions, et tant d'autres...

Et il faut bien qu'à un moment donné les choses tournent au vinaigre sinon, où serait le sel de la vie ?

Si mes deux copains Télivel et Abou, vous disent que tout est vrai dans ce récit, surtout ne les croyez pas, ils ont oublié ou alors, eux aussi, ont dû rêver...

Septembre 2002

J'AI FAIT UN RÊVE

J'ai fait un rêve ! Un drôle de rêve. Si, Si, je vous assure, c'est comme ça que mon histoire en Guinée a commencé ! Pas comme le grand Martin bien sûr, lui c'est une vision qu'il a eu, moi, c'est un rêve ; seulement un rêve, un rêve tout bête, un petit rêve de rien du tout, un petit bout de rêve, quoi...

J'étais dans ma caravane au fin fond du Berry en pleine cambrousse - et oui, la caravane, c'est le petit côté nomade que tout artiste a au fond du cœur ; on se dit qu'un jour, s'il le faut, on peut partir. Comme s'il était possible de fuir sa destinée - perdu au milieu des champs sur le versant d'un petit coteau (tiens, "kôto" ça veut dire "grand frère" en poular !), plein Ouest avec vue sur le soleil couchant, à l'ombre d'un chêne magnifique sous lequel je faisais moins le malin les jours d'orage. Ça a quand même une autre gueule que "vue sur le périphérique".

Une nuit, j'ai rêvé que je devais partir en Afrique dans une ville dont le nom porterait deux "k" comme dans le mien "Kokelaere", en flamand des Flandres, du côté de la Belgique, là où aujourd'hui on aime presque autant le djembé que les frites. Un rêve si présent que la réalité se mélange à l'au-delà. Rêve ou réalité ? Un souvenir tenace. Puis, le sommeil nous gagne. Le même rêve revient. Toujours et toujours. De ce genre de rêve, on se souvient. Prémonition ?

"Et si ça n'arrivait pas qu'aux autres !", ces choses-là ? Ni une, ni deux, dès mon réveil, je me procure un atlas, je regarde le répertoire ; un "k", deux "k", "Kankan" ? C'est où, ça ? J'ouvre la page ... en Afrique ! Tiens, en ... Guinée ! Tiens donc !

Kankan, ça sonne bien, pourtant je n'y ai jamais mis les pieds. Il faudra qu'un jour j'aie y faire un pèlerinage, même pas à pied, ou à la nage, ou à genoux non, en marchant sur les mains, tellement ce rêve a bouleversé ma vie. Ah les rêves ! Le bon docteur Jung avait raison.

La Guinée... déjà le nom fait rêver. Guinée. L'Afrique noire comme ils disent ... comme s'il y avait une Afrique blanche ? L'Afrique, c'est l'Afrique, le reste, on s'en fout ! Un jour à Conakry, je suis tombé sur un vieux document de l'époque coloniale où Conakry s'écrivait avec deux "K". "Konakiri" mais ça, l'atlas ne pouvait pas le savoir. Seuls ceux qui dirigent la section rêve au fin fond de l'univers le savaient.

La Guinée, j'avais entendu parler de ses ballets légendaires sans les

avoir jamais vus, du batteur mythique Fodé Youla, qu'on ne connaissait pas encore sous le surnom de *Fodé Marseille*, son groupe "Africa Djolé" et des premiers enregistrements effectués en Allemagne qui constituaient déjà notre bible, « *Kakilambé* » notre "Pater Noster", "Djolé" notre "Ave Maria", "Yankadi" notre "Dies irae". On était bien loin d'imaginer que les Africains pouvaient être pieux musulmans ! Fodé Youla, l'homme de "Locomotive d'Or" de Claude Nougaro.

Mais à part ça, la Guinée ? C'était un mystère. Sékou Touré, un monstre sanguinaire, une caricature de dictateur comme savent nous les décrire nos livres d'histoire où l'on est gentil ou méchant. Pas d'alternative. Le carcan judéo-chrétien. Tout blanc ou tout noir. Pas de place pour les métis ; on ne mélange pas les genres au pays du Crucifié. Celui qui a osé dire "non" au grand Charles ne pouvait être qu'un fou, une bête avide de sang frais. "Non" à l'immense France salvatrice, le puits de la civilisation, le centre du monde, sa capitale lumière, e tutti... Il ne fallait surtout pas dire qu'il nous avait tout simplement botté le cul sur un coup de tête et que nous pouvions dire adieu à la bauxite, à l'or, au diamant et à d'autres denrées précieuses du même acabit. Ce n'est pas tout à fait vrai d'ailleurs car nos chères multinationales n'ont jamais quitté la Guinée, la seule différence, c'est que dorénavant, elles devaient payer. Et ça, les capitalistes n'aiment pas. Payer aux anciens colonisés, pas bon ! Surtout pour alimenter leurs comptes en Suisse et laisser leur pays dans la misère. Au moins, du temps de la colonisation, Conakry avait l'allure d'une petite ville des Antilles. Propre, bien rangée, organisée !

Tiens, les Antilles. Une ancienne colonie devenue département. Pas fous ces Antillais. De vrais français, noirs mais français, avec un département, deux régions et même des indépendantistes fonctionnaires. Faut le faire, non ? Le beurre, l'argent du beurre et la crème en plus. Frantz Fanon doit bien rigoler dans sa tombe !

Moi, j'étais à mille lieux de toutes ces histoires. Sékou Touré, un mystère et le petit fascicule "Que sais-je" consacré à la Guinée ne m'avait pas beaucoup éclairé. Un petit musicien bien ordinaire, pas commode, sûr de lui, ayant une opinion sur tout déjà, qui se débattait comme ses petits copains au milieu de la faune parisienne, qui n'avait déjà pas la réputation d'être très sympa, avec l'arrogance insupportable du parigot et de l'aura qu'il exerçait sur le "vulgum pecus" provincial.

Ah, ça avait de la gueule d'être musicien à Paris, capitale des cultures du monde. Encore tout frais émoulu d'un séjour au Brésil

qui avait fait chanceler bien des certitudes.

"Ras le bol de ce parisianisme superficiel et si je partais en Guinée, si j'allais à Kankan, avec un nom pareil, il doit bien y avoir des joueurs de djembé."

Comment ai-je entendu parler de cette bourse que délivrait le Ministère de la Culture aux artistes professionnels pour se perfectionner, avec cette manie de toujours regarder devant et de ne pas m'attarder sur le passé, j'ai oublié ? Toujours est-il que j'appelai le ministère en question et exposai mon cas :

"Je suis musicien professionnel et je voudrais aller étudier la percussion en Afrique, existe-t-il des bourses ?" Long silence...

- Mais bien sûr, nous avons effectivement des bourses prévues à cet effet, mais il faut que vous déposiez un projet solide avec votre C.V., des articles de presse, si vous en avez (crétin, j'en ai plein !) et si votre candidature est retenue, vous devrez passer une audition devant des spécialistes, mais je vous préviens, nous avons beaucoup de demandes et peu d'élus. »

Ça ne m'effrayait pas. Si je m'étais taillé mon petit bonhomme de chemin dans la jungle parisienne, alors j'étais prêt à affronter la savane guinéenne, ses fièvres, ses grands fauves, ses kalachnikovs, ses marxistes, ses dictateurs et je pouvais quand même me farcir le gratin des "spécialistes" du genre au Ministère de la Culture de la France.

Ni une, ni deux ! Je prépare un projet, vide mes fonds de tiroir des articles de presse, mon C.V. qui déjà à l'époque faisait bien trois pages écrites, en petit s'il vous plaît, je n'étais pas n'importe qui, moi, Monsieur, et j'envoie le tout rue Saint Dominique mais en vérité, sans grand espoir de retour. On les connaît ces administratifs. Est-ce qu'un joueur de tam-tam pouvait les intéresser ? Ils avaient dû regarder ma candidature en se fendant la gueule, les salauds...

"De toutes façons le « tam tam », ça ne s'étudie pas, y'a pas d'école pour ça. Les noirs, ils ont ça dans le sang, le rythme dans la peau, génétiquement pulsé dès la naissance, programmé pour danser alors, vous, un petit blanc, vous rigolez. On n'est pas là pour vous payer des vacances au soleil. Retournez taper dans vos caves et surtout ne nous cassez pas les oreilles." C'est sûr qu'ils avaient dit ça. Je les entends ces branleurs, ces politicards, car pour travailler au ministère, il faut tremper dans la politique, n'est-ce pas ?

Quelle ne fut pas ma surprise de recevoir une convocation dudit

ministère. « *Votre candidature a été retenue, vous êtes convoqué à une audition. Veuillez vous présenter avec votre instrument le ...* » Ah bon ! Ils ne sont peut-être pas tous pourris ces fonctionnaires. Bof, c'est pour respecter la procédure. Il leur faut un quota de sauvages pour justifier d'une certaine pluralité hypocrite. Ils croient peut-être que je vais me dégonfler. Ils ne me connaissent pas, ils vont voir ces enfoirés !

Le jour dit arrive et je me pointe avec mon sac kaki de l'armée allemande, celui qui est assez large pour tenir un djembé, cher aux percussionnistes (mon djembé à l'époque était un "iroko" large de Côte d'Ivoire, d'un teint un peu jaunâtre, très léger, dont j'avais raccourci la cheminée, que Nasser Saïdani avait négocié auprès d'Adrien Favreau et qui m'a été volé depuis d'ailleurs. Celui qui me l'a volé m'a fait un beau cadeau car, à la suite de ce vol, j'ai découvert le "lingué", le bois des djembé fola, comme dit Mamady Keïta).

Je me retrouve au milieu de musiciens classiques, tellement propres sur eux. Ils flippaient à l'idée de se présenter devant un jury qui devait leur attribuer la bourse magique qui signifierait la reconnaissance familiale et le début probable d'une possible carrière. Ils me regardaient d'un œil surpris, presque craintifs, trop angoissés pour être arrogants, trop tendus pour être désagréables, avec cette peur dans les yeux de celui qui ne connaît pas l'extase de la scène et qui est resté scotché devant son pupitre trop longtemps à s'en abîmer la vue. Pauvre petit cousin classique, je te plains quand tu vas passer devant le gratin de la culture nationale. C'est sûr que je faisais un peu tache dans le cadre de cette audition proprette, un peu celui qui s'est trompé d'adresse. Qu'est-ce que j'étais venu faire dans cette galère ? Et puis vint mon tour.

« Monsieur ... ko ... ke ... la... aire.

- Kok'lare, madame. » Y manquerait plus qu'ils écorchent mon nom, en plus...

J'entre dans l'arène devant un jury d'éminents spécialistes dont je n'avais jamais entendu parler. Qu'est-ce que ces asticots-là pouvaient bien connaître au « *jambé* » ? Allez, je me lance ? Je prends mon djembé et j'y vais. D'abord doucement pour me chauffer les mains puis je monte en puissance. Des yeux se lèvent, des bouches s'ouvrent, ils sont intrigués, c'est bon signe, j'en rajoute une couche, mes mains sont bien chaudes maintenant, je sens les claqués au bout des doigts avec un léger petit picotement, je cartonne, rien à perdre, les toniques sonnent, bien rondes, rien à faire de leur bourse, je suis venu là pour jouer, je vais leur casser les oreilles, ça tourne, elle sonne bien cette salle, je m'éclate; ah djembé, quand tu nous tiens, ils vont voir ce que c'est qu'un

« *tam tam* », comme ils disent. Je joue, je délire, j'assume ; peut-être même que j'ai chanté dans un mauvais sousou appris à l'oreille. Les vieux devaient sursauter à l'ombre des fromagers géants que je ne connaissais pas encore. L'innocence du débutant, l'irrespect de l'iconoclaste, la naïveté imbécile du " *baba cool* ".

« Merci, on vous écrira. »

Et je croisais en sortant le regard apeuré d'un jeune violoniste terrorisé à qui " *c'était le tour* ".



LE VOYAGE EN GUINÉE

Les semaines passent, plus rien. Pas de nouvelles. Silence radio, triangle des Bermudes. J'en oublie même avoir passé cette audition. Et puis ... deuxième prémonition. Un matin, à l'heure de la distribution du courrier, je dis à ma compagne Doriane : « Ça y est, le ministère m'a répondu et je suis sûr que j'ai la bourse ! » Elle me regarde un peu dubitative mais avec le sourire de ceux qui savent que dans ce bas monde, rien n'est impossible. Je descends quatre à quatre la poignée de marches qui nous séparent de la boîte aux lettres, je l'ouvre et j'aperçois ... la lettre ! Comme si je savais déjà que mon destin était scellé. Je remonte en courant :

« -La lettre est là ! » Je l'ouvre.

« *Votre demande de bourse est acceptée. Le ministère de la culture vous octroie la somme de trente-cinq mille francs.* » Ouais, je l'ai ! Je vais partir en Afrique. Ah les braves gens, je savais bien qu'ils avaient apprécié. Et ceux qui disent que les fonctionnaires ne font pas leur travail. Bande d'aigris, pisse-vinaigre, rabat-joie. C'est incroyable ce que l'homme a comme capacité à oublier ce qu'il a dit quelques semaines plus tôt ! Il y avait dans cette mauvaise foi toute la futilité de l'espèce humaine dont j'étais le plus hypocrite représentant... J'aurais dû faire de la politique ! Je ne savais pas que ce petit bout de papier allait changer le cours de ma vie.

Le voyage s'organise.

« Si nous y allions ensemble ? » me dit Doriane.

Il faut vous dire qu'elle est danseuse, et ouais... Pourquoi pas, à deux c'est plus facile d'affronter le reste du monde ! J'ai toujours été courageux mais pas téméraire. Pas moyen de joindre le maigre contact que j'avais en Guinée, un certain Monsieur Gueye des Ballets Africains que m'avait recommandé Ahmed Tijani Cissé,

directeur artistique des Grands Ballets d'Afrique noire de Paris et qui m'avait fait une lettre d'invitation. Il faut dire qu'à époque, le téléphone automatique ne marchait pas et qu'il fallait passer par une opératrice qui vous rappelait chez vous quand elle avait la ligne. Quelquefois, plusieurs heures après...

Bon, pour aller en Guinée, il faut un visa. Allons à l'ambassade de Guinée, rue de la Faisanderie et voyons de quoi il en retourne.

Oh là, là. Ça n'augure rien de bon ce nom-là. Vous savez ce que c'est un "faisan" quand ce n'est pas le volatile ?

Je sonne à une vague sonnette. Pas de réponse. J'entends le dring du carillon, j'insiste. Toujours rien. J'attends. Je re-sonne. Rien. Un Africain arrive, me regarde et dit :

« Ça ne répond pas, c'est pas grave, ils vont venir ; il faut attendre. » me dit-il avec un grand sourire.

Effectivement, au bout d'un moment, un long moment, on entend le dé clic du mécanisme de la porte qui s'ouvre. Nous montons un petit escalier et un bureau nous barre quasiment la route.

Je vois un cerbère, un costaud à la mine patibulaire, pas commode du tout :

« C'est pour quoi ?

- Bonjour, Monsieur, euh... et bien, c'est pour une demande de visa ! - Attendez là. » il me désigne un canapé qui devait dater de l'époque coloniale (à moins que ce soit du Moyen Âge ?). J'attends. Des Africains entrent et sont introduits. Moi, j'attends toujours. Le cerbère ne me regarde même pas. Ai-je la peau si blanche qu'elle est transparente ?

Au bout d'un moment qui me semble interminable et où il est seul devant le bureau qui constitue le dernier rempart avant le Consulat, j'ose me lever et lui demander :

« Monsieur, s'il vous plaît, puis-je avoir des informations concernant une demande de visa ?

- Quoi – gueule-t-il – attendez votre tour et d'abord qu'est-ce que vous allez faire en Guinée ? La Guinée n'a pas besoin de vous, c'est vous qui avez besoin d'aller en Guinée alors, attendez ! » Imparable. évident. laminaire. La Guinée n'a pas besoin de moi puisqu'elle a dit "non" à De Gaulle. Alors moi, le petit blanc, je n'ai qu'à m'écraser. C'est ce que je fais monsieur le cerbère, j'attends... que votre humeur se décide à me donner les renseignements que je cherche. Ah, le beau pays, l'accueil chaleureux et légendaire de l'Afrique éternelle. Est-ce bien en Afrique la Guinée pour que le premier représentant de son ambassade qui reçoit les étrangers désireux de se rendre dans son cher et bien-aimé pays, soit aussi désagréable ? Tout d'un coup, il se radoucit. Le calme après la tempête. Ce n'était qu'une petite saute d'humeur due à quelques

aigreurs d'estomac sans doute.

« Tenez, voilà le papier à remplir.

- Je peux le remplir tout de suite.

- Non, car vous devez en remplir deux et je n'en ai qu'un à vous donner.

- Ah... alors comment dois-je faire ?

- Eh bien vous allez faire des photocopies.

- Mais où... où y a-t-il une photocopieuse dans le quartier ?

- il recommence à s'énerver - mais où vous voulez, je vous dis que la photocopieuse ici est gâtée. »

Gâtée, y a-t-il seulement une photocopieuse dans cette ambassade ou alors de marque soviétique. Allez trouver des pièces !

Bon, bon d'accord, on se calme, je vais en trouver une photocopieuse dans le quartier. « Pff... dans quelle galère me suis-je mis ? C'est ça la Guinée... alors c'est pas gagné. »

Je reviens avec mes photocopies que je remplis. Cerbère m'observe du coin de l'œil avec un regard mauvais. La Guinée n'a pas besoin de moi donc j'y retourne sur la pointe des pieds.

« Voilà, les formulaires sont remplis.

- Passeport ! »

Je sors mon passeport et celui de Doriane. Il l'ouvre précipitamment et constate qu'elle est noire. Il me regarde :

« C'est votre femme ?

- Oui ! Dis-je avec un petit filet de voix en étant sûr que cette fois-ci, il va définitivement me rembarquer.

- Elle est guinéenne ?

- Antillaise, Martiniquaise.

- Ah... » Tout d'un coup, il se calme, se détend, il sourit. Je ne pouvais pas imaginer qu'un tel cerbère pouvait sourire. (j'appris beaucoup plus tard que Guiné dans la langue Soussou veut dire "femme" car les premiers blancs qui foulèrent le sol Guinéen se retrouvèrent face à des autochtones qui leur disaient " Guiné, Guiné", leur proposant des femmes ! J'imagine que le souci de tout marin raisonnablement constitué devait être, après des semaines de mer, de consommer de la chair fraîche. Cela n'a d'ailleurs pas tellement changé, à voir comment les européens continuent à rechercher cette même chair fraîche féminine à la peau noire (jeune de préférence).

« Vous avez les photos ? » dit-il doucement, prévenant, presque sympa. Je les lui donne.

« Bon... ça fait 400F. Le visa c'est 200F.

- Puis-je vous faire un chèque ?

- Ah non, nous n'acceptons que les espèces !

- Alors je vais aller en chercher au distributeur et je reviens.

- Pas de problème, on est là, d'abord ! »

Je reviens un peu plus tard avec l'argent.

« C'est parfait, revenez demain après-midi. Bonsoir Monsieur.
- Bonsoir... à demain. »

Et je me retrouve sur le trottoir de la rue de la Faisanderie en ayant le désagréable sentiment d'avoir été le chassé !

Septembre 87. Le jour du voyage arrive. Sabena, Roissy, Bruxelles, Bamako. Tiens, l'avion se vide. Il doit rester dix passagers pour Conakry. C'est bizarre...

« Les passagers pour Conakry restent à bord. »

Une heure de vol et nous voilà à Conakry-Gbessia.

« La température extérieure est de 28° centigrade. Nous espérons vous revoir bientôt sur nos lignes. Nous vous rappelons qu'il est nécessaire de confirmer votre retour au moins 72 heures auparavant. Nous vous souhaitons une agréable soirée. We are arrived in Conakry-Gbessia... etc... etc... » et démerdez-vous. Vous avez choisi de venir en Guinée, tant pis pour vous.

« Nous vous informons qu'il est interdit de prendre des photos des installations aéroportuaires. »

Oh là, qu'est-ce qu'ils ont à cacher à l'heure des photos satellite, la bombe atomique peut-être ?

La porte de l'avion s'ouvre. Il fait une chaleur étouffante, il vient de pleuvoir, la piste est mouillée. Nous descendons par l'escalier amovible. Ils ne peuvent pas avoir un tunnel abrité comme à Roissy s'ils ont la bombe atomique ? Tiens... il y a des militaires en armes partout, ça craint. Bonjour l'ambiance. Instinctivement, Doriane se rapproche de moi, on n'est pas très fiers. Peut-être que Cerbère avait raison ? Qu'est-ce qu'on est venu faire dans ce pays si accueillant ? On entre dans un vague hall, on se met en file indienne et on attend. On nous remet un formulaire de débarquement à remplir. On s'exécute sous l'œil suspicieux de militaires armés jusqu'aux dents et on attend. On tamponne nos passeports après les avoir épluchés en long et en large et on attend. On nous demande notre carnet de vaccination, on nous remet un petit papier et on attend. Il y a vraiment une drôle d'ambiance dans cet aéroport. On nous demande de déclarer nos devises et on attend. Les yeux s'illuminent à la vue des billets français. On va vers le tapis roulant pour récupérer nos bagages et on attend. On prend nos bagages, on passe la douane et on attend.

« Rien à déclarer ? Ouvrez votre valise. Bon qu'est-ce que tu as pour moi ?

- Bin, rien. Qu'est-ce que je dois avoir pour vous ?

- Comment ça tu n'as rien alors que tu viens de France ? Tu ne veux rien me donner, c'est ça ? Ouvre ta valise. Sors ce qu'il y a dedans. Ça c'est quoi ?

- Un baladeur pour écouter la musique.

- C'est interdit, confisqué. Allez, passez.

- Hé, mon baladeur.

- Passez, je vous ai dit. Il ne faut pas me provoquer, hein ! »Doriane me tire par le bras, « Laisse tomber. Passons avant que ça ne tourne mal. » Bienvenue en Guinée, camarade. Prêt pour la révolution. C'est sûr qu'elle en a un coup dans l'aile avec ces façons de faire. Si le grand Sylli (Sékou Touré) avait su ça, sûr qu'il n'aurait pas été content ou alors, c'est lui qui avait passé la consigne.

On se dirige vers la sortie et on attend. On nous retire le petit bout de papier du guichet " vaccination", on est sorti ! Deux heures pour ces quelques formalités. Elle est bien protégée leur bombe atomique. Elle peut attendre, on ne risque pas de leur voler...

Nous nous retrouvons devant l'aéroport. Dix personnes se jettent sur nous.

« Taxi. Taxi. Monsieur taxi, bon prix !

- Oh, doucement. Oui, toi ! En ville, c'est combien ?

- 100 francs français. (pour un bon prix c'est un bon prix, mon petit camarade mais quand on arrive, on ne sait pas).

- Bon, allons !

- Vous allez où ?

- Dans un petit hôtel pas trop cher.

- Ah oui, je connais ? Hôtel Delphine. »

Nous nous engageons sur la route qui mène de l'aéroport à la ville. Est-ce une route ou une piste ? Difficile à dire tant les ornières sont immenses. Énormes trous qui obligent les voitures à zigzaguer, à s'arrêter pour placer les roues en bon ordre dans le bon sens du précipice. Tiens, un gros quatre-quatre a sa roue avant gauche bloquée dans l'un de ces gouffres. Le trou doit faire pas loin d'un mètre de profondeur ! Encore un qui a voulu faire le malin. Faut pas faire le malin mon gars en Guinée.

« On est là d'abord ! On t'attend. C'est toi qui as voulu venir, pas nous qui sommes allés te chercher. »

Il n'y a pas de lumière ce soir, la ville est éclairée à la lampe à pétrole et à la bougie. Ça fume de partout. L'impression est saisissante. Les gens sont dehors, une foule de personnes qui flânent sur le trottoir ou vaquent à leurs occupations. Les femmes bossent et les hommes discutent. Peut-être une répartition traditionnelle des tâches ? Il y a comme une odeur de brûlot, de graisse chaude quand on passe près d'un barbecue ; les pots d'échappement exhalent des volutes bleu gris en quantité ahurissante, des feux d'ordures au bord de la route forment un brouillard épais. Le peu que l'on voit des maisons qui bordent cette route, puisqu'il s'agit bien d'une route, donne la sensation que la ville vient de subir un bombardement ! Tout paraît en ruine. Ce doit être l'obscurité qui

exagère cette impression de désolation ? Nous arrivons dans le centre-ville. Ah bon, c'est ça le centre-ville de Conakry, capitale de la Guinée du même nom ? Vous êtes sûr que c'est une ville, Conakry en Septembre 87 ?

Hôtel Delphine peut-on lire en y regardant de plus près sur le fronton de la bâtisse. Aïe, aïe, aïe. C'est pas gagné du tout.

« Pouvons-nous voir les chambres ?

- Oui bien sûr, c'est par là. »

Nous traversons une cour, sinistre, nous montons à l'étage et la brave dame qui nous fait visiter, nous montre un réduit sordide qui pue le renfermé, doté d'un lit " *pirogue* " tellement son galbe est accentué. Les cafards, immenses, tout droit sortis d'une lointaine époque préhistorique, bien tranquilles dans l'obscurité, partent dans nos pieds. Pas de panique, il y a les mêmes aux Antilles. Pas en si grande quantité bien sûr !

« Et où sont les toilettes ?

- Dehors, là-bas ... »

Je n'ose pas aller voir et il n'est pas besoin d'une troisième prémonition pour savoir dans quel état elles sont !

« Merci madame, on va réfléchir. - tu penses qu'on va réfléchir, c'est tout réfléchi -

- Monsieur le Taxi, il n'y a pas un autre hôtel ?

- Si, à côté, près de la gare, le Grillon.

- Bon allons-y. « S'il y a une gare, il doit y avoir de bons hôtels ?

Les trains ne roulent plus depuis longtemps et c'est le même scénario qui nous attend au Grillon. En un peu plus humain quand même !

« Bon, je crois qu'on n'a pas le choix. On va rester là cette nuit et on verra demain. Bonne nuit, Doudou ! »

Nous enlevons les draps à la couleur plus que douteuse pour les remettre bien vite à la vue du matelas. Nous mettrons nos propres draps dessus, ce sera un peu moins pire ...

Il y a des moustiques, beaucoup de moustiques ; pas de moustiquaire, pas de clim, pas de ventilateur et, de toutes façons, le courant n'est toujours pas revenu. Quelle poisse et le mot est bien choisi. Ambiance poisseuse, collante, étouffante, flippante.

À peine couchés et l'on frappe à la porte.

« Oui, qui est-ce ?

- Police, ouvrez ! »

On se regarde avec Doriane l'air entendu. Je crois que ce soir rien ne nous sera épargné. J'ouvre et vois deux militaires en armes.

« Oui, c'est pourquoi ?

- Où est la fille ?

- Quelle fille ?

- La fille avec vous, me répond l'un d'eux agressif.

- Vous voulez dire ma femme ?

- Quelles pièces ?

- Passeport !

- Ah nos passeports... »

Il regarde comme déçu, le passeport français de Doriane.

« Français ? Bon ça va. » et ils tournent les talons. Nous constaterons plus tard, qu'il ne faisait pas bon pour un blanc de s'afficher avec une femme noire en ces temps de " temps d'après Sékou Touré ". Encore moins pour ladite femme qui pouvait s'attendre à passer un sale quart d'heure dans l'arrière chambre du commissariat et payer une dîme conséquente. À chacun son apartheid, mes frères. Nous allons peut-être pouvoir enfin dormir ?

D'un œil car le cocktail moustique-chaleur-puanteur, ne nous y aide pas. Mais le jour se lève enfin et la Guinée reprend visage humain. Sourires du personnel de l'hôtel et accueil chaleureux au petit déjeuner. Enfin, un vague jus de chaussette en guise de café, un bout de pain rassis et un pot de margarine chinoise hydrogénée en place de beurre. Nous voyons arriver le propriétaire du lieu (nous apprîmes plus tard qu'il était commissaire de police !) qui nous demande avec un allant communicatif :

« Avez-vous bien dormi ?

- Oui, très bien, merci. «

On a beau être aventurier, on n'en est pas moins poli et bien élevé. ce brave homme doit croire qu'il gère un palace...

« Vous êtes français ?

- Oui, en effet. (ah bon, ça se voit tant que ça...)

- Ah, la France... Paris... Qu'est-ce qui vous amène en Guinée ?

- Nous sommes venus étudier la percussion et la danse.

- Oui, bien sûr. Les ballets. Vous êtes bien tombés, la Guinée est le meilleur pays pour ça de toute l'Afrique. Je suis moi-même musicien, trompettiste. Le Ballet Djoliba répète à La Paillote, juste à côté du pont du 8 Novembre à Camayenne (le fameux pont des pendus), les Ballets Africains sont au stade de Dixinn mais avant d'y aller, vous devez vous inscrire à la Culture, au musée Sandervalia (les bonnes vieilles habitudes des camarades marxistes !). C'est juste à côté.

« Quand vous sortez de l'hôtel à droite, vous allez tout droit, au carrefour KLM, vous demanderez. Tout le monde connaît. Je vous souhaite un bon séjour en Guinée.

- Merci Monsieur. »

Vous ne savez pas comme vous nous faites du bien. On commençait à désespérer de trouver quelqu'un de civilisé dans ce beau pays ... Quelqu'un d'aimable, quelqu'un d'accueillant,

Nous avalons notre petit-déjeuner et nous partons à la Culture. La ville nous donne toujours l'impression d'avoir été bombardée la veille mais le soleil qui pointe son nez, les bouts de ciel bleu qui se fraient un passage au milieu des nuages lourds de cette fin de saison des pluies, les enfants qui courent nus dans les rues, les femmes en pagne colorés, l'animation sur les trottoirs, tout cela donne un air d'humanité. On est en Afrique, ça c'est clair. Bien sûr, les gens nous regardent d'une façon étonnée, surtout qu'il n'y a pas un blanc dans la rue. Mais avec nos petits sacs à dos nous devons faire tellement "étrangers".

Les enfants nous courent après en criant "foté, foté" (le blanc) et se font aussitôt rembarrer par leurs mères. Est-ce pour ne pas nous importuner ou parce qu'elles pensent que les blancs mangent leurs enfants ? Ça, nous ne le saurons jamais.



PREMIER CONTACT AVEC LA CULTURE GUINÉENNE

Après quelques détours, nous arrivons au musée, gardé par un énorme fromager, une sorte de baobab, un arbre géant, colossal qui trône devant une statue surréaliste verdâtre de l'époque coloniale où un colon casqué protège un pauvre petit orphelin africain. Elle est belle l'image de la France qui protège son empire. Faut pas s'étonner qu'ils nous aient botté le cul en 58. Nous nous adressons à la première personne qui se présente, il faut dire qu'il n'y a pas grand monde à 9h du matin en Septembre 87 au Musée National Sandervalia.

"S'il vous plaît (qu'est-ce qu'ils sont polis ces petits Français. On n'est pas polis, seulement très hypocrites. Mais n'est-ce pas le comble de la politesse ?), on nous a dit que nous devons informer la Culture de notre présence pour étudier avec les ballets."

Le monsieur nous regarde ahuri, comme si nous étions des extra-terrestres.

"Heu... oui... Il faut demander là-bas." Il nous montre une porte. Nous y allons. La porte est ouverte et un homme dort sur la table. Nous nous approchons de lui. Il dort toujours. Nous regardons dans un bureau dont la porte est elle aussi ouverte. Deux personnes discutent.

"Pardon messieurs..." et nous recommençons notre histoire.

"Pas de problème... les Ballets Djoliba répètent tous les matins, nous allons vous y conduire, c'est à la Paillote. Vous êtes véhiculés ?

- Non...

- On va prendre un taxi ! »

Nous hélons un taxi.

"Taxi ! Déplacement, Paillote, 8 Novembre, c'est combien ?

- 1000 francs.

- Awa, wonkhaï montez." (d'accord, allons-y en Soussou)

Nous voilà partis vers la Paillote.

Nous longeons la corniche sud et le fait de voir la mer, toute proche nous met de bonne humeur. Allez savoir pourquoi...

"Comment vous appelez-vous, moi c'est Siré... Siré Diabaté, je suis griot et je joue de la guitare. Je travaille à la Direction de la Culture avec les artistes."

Nous arrivons à la Paillote. Le lieu est charmant, une sorte de vieux dancing en plein air. Manguier, cocotier et piste de danse ! Nous entendons le son des djembés qui sort d'un petit bâtiment situé au fond de la cour. Nous nous approchons. Des dizaines d'artistes répètent, à même le béton, dans un endroit dont l'exiguïté donnerait des vapeurs à nos chers danseurs contemporains. Nous sommes estomaqués. L'endroit est très sombre, l'espace scénique doit faire quarante mètres carrés, les tambours produisent un volume sonore énorme à la limite du supportable. Tu m'étonnes que les "djembé fola" (joueur de djembé en langue Maninka) soient tous à moitié sourds. Bonjour la compression des tympans. "Comment..." **BONJOUR LA COMPRESSION DES TYMPANS...** Ça joue à fond la caisse, ça crie dans tous les sens. Les notes graves des tambours dunun vous prennent au ventre, l'énergie qu'ils dégagent vous bloque la respiration, ça ne blague pas. Les « blocages » tombent comme la misère sur le monde. Les phrases à l'unisson crépitent comme des rafales de Kalachnikov, trop célèbre engin de l'Afrique moderne qui ne dispense pas vraiment de musique.

Ça sue, ça sent fort, ça braille, ça vous cloue sur votre fauteuil en skaï (on n'était pas encore assis, mais c'est pas grave...). C'est le ballet Djoliba, mon cher et ce n'est pas rien. La fierté du big boss qui les emmenait avec lui dans ses voyages présidentiels. Quel délire quand il descendait la passerelle de l'avion entouré de ses musiciens, de ses danseuses, de ses griots et de ses gardes du corps. Tu m'étonnes qu'il éternait les dirigeants du monde ! Un président artiste et dictateur ! Une âme de poète et une main de fer. L'antinomie existentielle par excellence. Même Tobie Nathan, illustre ethnopsychiatrie, n'y aurait pas retrouvé ses petits (mais si Tobie, c'est pour rire !). Le ballet Djoliba. Waouh... quel pied. Vive la Guinée et ses ballets nationaux. Vive la révolution éternelle. C'est sûr que les suppliciés du camp Boiro n'en avaient pas la même perception...

Un petit homme, assis au fond d'un fauteuil nous tourne le dos. Il est concentré sur toute cette agitation. Ce doit être le patron des lieux. La scène se termine et à l'intensité des regards qui se portent sur nous, il se retourne, surpris. Il se lève et vient vers nous.

« Bonjour, bienvenus en Guinée. »

Siré nous présente.

« Vous êtes ici chez vous. Le ballet Djoliba est votre ballet. Soyez à l'aise. Nous sommes ravis que vous ayez choisi la Guinée pour vous perfectionner en danse et en percussion. La Guinée a les meilleurs ballets de toute l'Afrique. Nous allons vous jouer une de nos pièces et après vous choisirez vos professeurs qui seront à votre disposition. Ambassade, fais " Mamady le phénomène " pour nos invités. Koumbassa, envoie deux fauteuils. Allez... Toi, va chercher deux jus. »

Frankis Magloire Camara dans ses œuvres. Impérial... Un artiste, un vrai. Pur produit du stalinisme triomphant. Ange déchu de la révolution surréaliste du syndicaliste qui fit hoqueter l'histoire de France. Maître d'œuvre du Ballet National Djoliba de la République de Guinée. S'il avait vécu plus longtemps, le grand Sékou lui aurait construit un opéra à ce gars-là, c'est sûr ! Frankis la classe, l'autorité, éclaboussant de son mètre soixante son petit personnel suspendu à ses lèvres. Le geste auguste, le verbe précis et mesuré, les coups de gueules légendaires, les excès en tout genre. L'illustre, le monument du ballet guinéen, le créateur toujours copié. Frankis Magloire aux plus hauts des cieux Camara. Saint Frankis... Celui qui nous a ouvert les portes de l'Afrique.

Imaginez notre état quand nous sortons de la Paillote, plusieurs heures plus tard. Douche écossaise ! Le bonheur après le cauchemar. Pays des extrêmes. Le meilleur et le pire dans un délai qui défie l'espace-temps. Voilà une bonne définition de la Guinée !



LES BELLES ANNÉES

À la fin de la séance, Frankis demanda à Doriane :

« Avec quelle danseuse voulez-vous travailler ? »

Elle désigna Mamadama Camara qui brillait au sein du ballet d'une présence éclatante. Elle était de plus lettrée, parlait parfaitement français, ce qui simplifiait d'autant les communications.

« Tu as choisi la meilleure - confia-t-il plus tard à Doriane - quant aux percussions, ça c'est Koungbanan. Condé voilà ton apprenti »

dit-il me désignant du regard. Il savait ce qu'il faisait, le bougre.

Les semaines passent et un beau jour, par acquis de conscience, nous décidons de passer à l'Ambassade de France. Ministère de la Culture, Ambassade, tout ça c'est pareil, n'est-ce pas ? On est français alors allons saluer nos cousins, on verra bien. Mission Française de Coopération et d'Action Culturelle. Rien à voir avec le Consulat et l'Ambassade.

Mission, missionnaire - habité d'une mission.

Coopération, du verbe coopérer, travailler ensemble dans la même direction.

Action culturelle, agir pour la culture.

« Habité d'une mission pour travailler ensemble et en agissant pour la culture... »

Ah la belle époque, les années Mitterrand ; le temps où la France avait une politique culturelle en Afrique. Le temps béni où sa mission était « *d'agir ensemble pour la culture* » et où elle savait s'en donner les moyens en termes de financement, lâcher des sous et surtout, en termes de compétences humaines car chacun sait que l'argent ne résout rien si on n'a pas les hommes pour le gérer.

Monsieur Alain Sancerni, Conseiller Culturel auprès de la Mission Française de Coopération et d'Action Culturelle nous reçoit, sans rendez-vous. La porte de son bureau est grande ouverte. D'emblée, nous sentons que le bonhomme est chaleureux et ne se la joue pas. La simplicité naturelle des grands intellectuels. Agrégé de philosophie, mazette ! Ça ne blague pas chez les

« *conseillers-culs* » comme on les appelle. La coopé française ne recrute pas dans le bas clergé. Un agrégé de philo ne peut pas être complètement mauvais surtout quand il est marié avec une femme éthiopienne, noire. Si, si, il y a en a quelques-uns, ce n'est pas interdit au sein de la grande boutique, bon, ce n'est peut-être pas très bien vu et pas très bon pour la promotion, mais c'est autorisé. Il est de plus en plus sympathique ce Sancerni. Le courant passe immédiatement d'autant plus que le sémillant fonctionnaire cherche des projets à soutenir. Il est vrai qu'en cette année 87 en Guinée, ledit Conseiller se sentait bien seul, bien isolé sur la planète extra-terrestre « *temps d'après Sékou Touré* ».

Ah, les hommes de « *gauche* » : cultivés, brillants, intelligents, expérimentés, ouverts, visionnaires, tout ce qu'on aime chez les intellos sociaux. Tout ce qu'on recherche désespérément sans jamais le trouver chez les fonctionnaires de « *droite* » ou chez les tiédasses du « *centre* ».

Accoler le mot « *culture* » à des gauchos, c'est faire œuvre de

pléonasmes. Tout socialo est cultivé ou fait semblant de l'être. Tout socialo a une fibre artistique ou fait semblant de l'avoir. À plus de pilote dans l'avion, " *la culture n'est qu'un concept agricole* " comme m'avait dit un jour un chef de mission au nom à la consonance italienne qui se croyait très drôle. Et la cohabitation n'avait pas encore commencé.

Ah, les braves gens qui avaient compris que la culture et les arts pouvaient être un formidable vecteur de développement. Surtout en Guinée où l'autre avant, le grand éléphant (Sékou Touré), les avait tant utilisés pour servir son idéologie. Sans parler du velours du retour médiatique, la culture et les arts, quoi de plus porteur ? " *Real politic* " oblige.

Début des années 90 en Guinée, il y avait des Français partout dans le microcosme de la culture et des arts. Les petits blancs fleurissaient comme les marguerites au printemps. Mûrs comme les mangues après la pluie du même nom. Quelques gouttes d'eau et c'est parti. Ça tombe des arbres par milliers. Bel arbre que ce manguier, rustique, pas difficile, pas d'entretien et il fait même de l'ombre pendant les jours de fortes chaleurs. La petite réconciliation après le grand malentendu d'Octobre 58.

À la moindre inauguration, le plus petit concert dans les maquis branchés, dans les anciennes permanences du parti unique (ça pour être unique, il était unique le PDG - Parti Démocratique de Guinée -), dans les salles communales perdues au fin fond des quartiers, la France occupait son terrain de prédilection, la Culture et les Arts, Monsieur. Ça c'est la France ! Pas besoin de centre culturel, la ville entière était un immense centre culturel. L'état guinéen payait ses fonctionnaires, attribuait à la DNC (Direction Nationale de la Culture) l'équivalent en francs lourds de zéro peau de chagrin, la France finançait le reste. Cent et un projets, tous plus cinglés les uns que les autres, du plus petit ancré dans le quartier au plus prestigieux avec les ensembles nationaux. Je vous le dis, les socialos assuraient grave sous l'égide de Tonton.

Ah les braves gens, brillantissimes intellos socialos, oui je les aime, qui n'avaient pas peur d'aller boire des "Skoll" (bière locale) à la bouteille dans les maquis insalubres, de laisser tomber la cravate et la chemise à manche courte réglementaire pour s'enorgueillir d'un tee-shirt ombré sous les aisselles et qui puait la sueur à une heure tardive de la nuit. Ils allaient chercher la culture là où elle est, là où les hommes vivent, là où ça pue, là où ça boit, là où ça gueule, là où ça groove. Là où les gens sont " *fiers d'être des nègres* " comme ils disent, ceux qui ne passent pas leur journée à minauser auprès du patron blanc pour lui soutirer quelques francs lourds aussi vite

dépensés, ceux qui sont prêts pour quelque argent facile à servir de faire-valoir à un fonctionnaire français qui doit à peine justifier son salaire dithyrambique par quelques résultats significatifs.

La culture est bien dans les quartiers, dans les salles de répétitions, là où les gens vivent, là où ne vont jamais les coopérants ! La culture est celle qui échappe aux institutions, à la plage de Rogbane où des milliers de gamins rappent au son d'une sono nasillarde poussée à fond, au plus profond des quartiers où les mêmes enfants se cassent les mains sur les djembés et dansent à même le béton, à même la terre, avec une passion extraordinaire que leur ont transmise les anciens. Anciens des ballets, anciens combattants du militantisme artistique.

Quand on a besoin d'un espace pour célébrer une cérémonie, vous croyez qu'on va louer une salle en Guinée ? Pas du tout. On sort les bancs dans la rue, on la bloque et les voitures n'ont qu'à faire le tour si elles veulent passer. Magie de l'informel érigé en pratique quotidienne. Ce n'est pas un peuple magnifique, ça ?

" *Est-ce que le jazz est né dans les centres culturels ?* "

Mais quand on l'enferme dans des boîtes cette même culture, n'est-ce pas déjà la forme la plus insidieuse d'un néo-impérialisme rampant (waouh, la phrase qui tue...). Et c'est un bon petit gaulois qui vous le dit. Mais nous et tous nos copains aussi, vous savez "les autres", nous aimons tant exporter les modèles dont nous n'avons pas encore appréhendé les limites. Mondialisation qu'ils disent, nos copains. Modèles économiques :

" *On vous prête des sous, mais il faut vous inscrire dans un processus démocratique.* "

Pour ce faire on va vous acheter vos matières premières à vil prix, vous fourguer nos OGM, vous vendre quelques armes afin que vous puissiez massacrer vos opposants et maintenir vos populations juste au-dessous du seuil acceptable intolérable de souffrance, nous allons fermer les yeux sur l'enrichissement éhonté de vos dirigeants, mais soyez sages, soyez de gentils petits africains bien inféodés au monde " *civilisé* ". La civilisation dans tout cela, on la cherche encore... Modèles éducatifs, tant et si bien que la plupart de nos instits sont dépressifs et que nous ne savons plus quoi faire avec les gosses des banlieues. Modèles en tout genre.

" *Dites-nous quel est votre problème, nos experts sont là pour vous donner les solutions.* "

Nos grands donneurs de leçons, nos détenteurs du savoir universel applicable à toutes les situations, nos formidables missionnaires du prosélytisme monothéiste, capitaliste, libéraliste, mondialiste et tous ces mots en iste qui nous pourrissent la " *viste* " ! Le bien ou le mal, nous avons ce qu'il vous faut au catalogue. En fait, entre nous,

quel est le problème de tout homme normalement constitué sur cette terre ? C'est bien ce qu'il va gagner dans l'affaire qui l'occupe. Pour lui, pour sa famille, pour son pays, pour ses convictions, pour son délire, pour ses fantasmes, pour tout ce que vous voulez mais pour lui. Les autres, il s'en fout ! Il n'y a qu'un sens qui prévaut sur notre jolie planète bleue : le sens unique.

“ *Tout pour ma pomme.* ” Le reste, les restes, vous vous les partagerez s'il y en a. C'est toujours les mêmes schémas que nous reproduisons comme si notre souhait le plus cher était que rien ne change et surtout pas nos petites habitudes, nos petits privilèges, nos petites postures d'imposteurs. Et tout cela est merveilleusement bien ficelé, bien huilé. “ *Pas de panique, la situation est sous contrôle.* ”

L'homme est le premier de tous les prédateurs et tout cela finira en beauté quand il s'autodétruira. Il sera alors son propre prédateur. Même la destruction de sa propre espèce, il ne la laissera pas aux autres ! C'est vous dire à quel genre de bestiole nous avons à faire !



LA ROTATION DES FONCTIONNAIRES

“ *Rotation des fonctionnaires* ”, rien que le terme a des relents de mauvaise haleine, de rots. Il tourne en rond, sur lui-même, il sonne comme une insulte. Pas plus de quatre ans sur place parce qu'après : “ *Nos gens tissent des liens trop privilégiés avec les autochtones, avec le pays, ils s'impliquent trop et perdent leur devoir de réserve.* ” (sic).

- six mois pour rencontrer ceux qui viennent à eux, dans leur bureau mais surtout pas pour aller vers les autres, ceux qui ne viennent pas faire allégeance, ceux qui ne viennent pas pleurer, ceux qui ne viennent pas faire vibrer la fibre de la culpabilité historique, ceux qui sont intéressants, quoi.

- six mois pour se planter, pour mettre en place des projets personnels amenés d'autres lieux, d'autres temps et d'autres expériences, qui n'ont aucun ancrage avec la réalité du pays, qui sont voués déjà sur le papier, à un échec certain.

- un an pour se faire arnaquer, croquer, bouffer à la sauce pimentée, feuille ou arachide, peu importe, ce n'est que la sauce qui change, pas l'arnaque et de toutes façons, ce n'est pas leur argent mais celui du charitable contribuable français. Nos chers impôts au service de la plus parfaite incompétence, c'est-y pas beau ça, Madame ?

- un an pour s'en remettre, désabusés, écoeurés de si peu de reconnaissance, inquiets que les choses s'ébruitent car pas bon pour le plan de carrière. “ *Si jamais les médias ou Paris avaient vent de...* ”, pas bon !

- six mois pour trouver enfin les bons partenaires qui attendaient leur heure sous l'ombre impermanente des manguiers.

- six mois pour se dépêcher de laisser quand même une petite trace avant le départ, histoire de dire “ *j'ai quand même fait quelque chose en Guinée* ” car c'est toujours la fin du séjour que l'on retient.

De là à dire que nos chers fonctionnaires expatriés coopérants ne sont vraiment efficaces qu'à peine un an sur les quatre de leur fonction et pour les moins pires, vous n'oserez pas quand même ? Un peu de respect pour la fonction publique, s'il vous plaît !

Vous ne connaissez pas la règle des quatre-quarts alors vous ne connaissez pas l'Afrique.

La rumeur africaine (mais ce n'est qu'une rumeur) dit que sur quatre-quarts de coopérants, il y a quatre catégories :

Catégorie A :

- un quart de géniaux, qui bossent, qui font un boulot dont les incidences dureront au moins douze ou seize ans (trois ou quatre rotations). On les reconnaît à leur ton qui s'anime quand ils parlent de la culture ou des arts. Un éclair luit dans leurs yeux quand ils vous font partager leurs passions. Ils s'assoient sur le canapé à côté de vous quand ils vous reçoivent dans leur bureau. Vous offrent à boire. Ils trouvent toujours un moment pour vous donner un rendez-vous rapide. Ils sont informés, ils vous écoutent, sont attentifs, intéressés, ils ont le temps et sont bien décidés à le prendre même si le rendez-vous suivant doit attendre un peu. Ils sont chaleureux et vous invitent à boire un coup ou à manger à la maison.

Catégorie B :

- un quart qui fait son boulot sans plus, sans faire de bruit, sans remue-ménage, tranquille, fonctionnaire. Ils restent assis derrière leur bureau quand ils vous reçoivent. Ça les rassure, ça assoit leur position, ça crée une certaine distance entre vous et eux afin que vous sachiez bien qui ils sont. Ils vous écoutent afin de bien savoir si vous ne constituez pas une menace pour eux, on ne sait jamais. Ils gèrent et n'entendent pas qu'on s'insinue dans leur gestion. Ils savent, ils ont de l'expérience, ils ont un CV indiscutable. En fait, ils en n'ont rien à faire de ce que vous pouvez bien leur raconter ! Leur seul problème : pas de vague... Surtout pas de vagues ! Calme plat et carrière assurée.

Catégorie C :

- un quart de fantômes, absents sur le terrain mais toujours à l'heure à leur bureau vide de tout papier. Ordonnés, polis, diplômés mais pas très fûtés, craintifs car trop largués. Ils vous reçoivent difficilement à la mission, leur planning est surchargé.

“ *Ils ne comprennent décidément rien à ce pays fait de mafias, de gens corrompus et ... d'africains* » et le disent. Ils classent votre projet et à chaque fois le même refrain, " mais c'est très finissent toujours par se faire arnaquer par un opportuniste venu d'on ne sait où. Ils passent et personne ne se souvient plus de leur nom quelques mois après leur départ. Ils sont charmants et n'imaginent pas un seul instant qu'ils sont parfaitement incompétents comme de toutes façons, personne ne vient jamais évaluer objectivement leurs compétences, d'autant plus s'ils ont quelques soutiens précieux à Paris... Et la culture, quoi de plus informel, quoi de plus difficile à quantifier ? La culture, c'est là que l'on peut placer un de ses petits copains sans qu'il y ait le moindre risque qu'il fasse des vagues, pas de vagues, surtout pas de vague. Calme plat et carrière assurée.

Catégorie D :

- celle des crapules, des racistes de base, de ceux qui affichent leurs opinions d'extrême droite avec l'arrogance de la bêtise crasse, les paumés de la connerie humaine, les chemises bleues à épaulette, les nostalgiques de la colonie. Ils suent les gouttes de leur haine, le cheveu gras ou bien tondu, bedonnants ou sportifs, nostalgiques, sûrs de leurs convictions. Ceux qui trouvent que : “ *Ces gens-là (les Africains) sentent mauvais et parlent fort. Comment font-ils pour vivre dans de tels taudis? Ce pays est le pire de tous ceux que nous avons faits.* ” (ils disent ça à chaque fois, ils - font des pays - comme des campagnes militaires. J'ai - fait la Guinée -, les parasites de l'espèce humaine, les oubliés de la distribution des prix. Eh, oui ! Ils sont beaucoup plus nombreux que vous imaginez. Les mauvaises langues disent que leurs copains ont fait trente-deux pour cent des voix en Guinée aux dernières élections présidentielles françaises. Et ces gars-là ont des postes en Afrique. Quand je vous disais que ce n'est pas gagné. Pas gagné du tout, même...

Voilà la règle des quatre-quarts... Et nous les regardons passer comme des extraterrestres dans une cage de verre, une cage dorée, une prison sous les tropiques dont les portes sont grandes ouvertes. Spectateurs inutiles. Et les Africains s'adaptent en attendant le prochain qui ne devrait plus tarder. De toutes façons, il ne pourra pas être pire que l'actuel. Oh si, mes frères, le pire est toujours à venir.

Ils n'imaginent pas que les Africains puissent avoir l'audace de les

classer en quatre catégories. Tiens, lui dans quelle catégorie est-il ? Le plus incroyable, c'est qu'ils n'hésitent jamais. Je propose que l'Assemblée nationale de notre beau pays, la France, garante de nos institutions, de la bonne utilisation de nos chers impôts (chers est le bon terme) établisse un décret où le salaire de nos fonctionnaires coopérants serait indexé selon le barème des quatre catégories que nous ramènerions à deux catégories : A et B. Un jury représentatif délivrerait le classement. (hé, ne flippez pas chers fonctionnaires, c'est pour rire!). Les lauréats des catégories C et D seraient pour la catégorie C, mutés au lycée Anatole France de Guéret, département de la Creuse et les lauréats de la catégorie D, au lycée Frantz Fanon de Fort-de-France département de la Martinique ou au lycée Rudy Syllaire de Basse-Terre, département de la Guadeloupe. Là-bas les frères savent comment gérer ce genre d'individu. “ Tchébè rèd pa moli. ” (expression créole, « Tiens-toi droit et ne faiblit pas »).

Le plan de carrière

Très important pour comprendre le coopérant de base. Son “ plan de carrière ” car une carrière au sein de la boutique “coopération” (affaires étrangères maintenant, c'est encore plus compliqué) ça se construit, ça s'alimente, ça se nourrit. Quand vous avez le salaire d'un chef de grosse entreprise, un statut de diplomate, tous les avantages et bien peu d'inconvénients, vous êtes prêts à vous asseoir sur vos convictions, prêts à bien des compromissions (tiens " mission », j'ai déjà vu ça quelque part !). Plus tous les avantages en nature bien sûr du genre voiture de fonction, carburant gratuit, frais de représentation, etc...). Vous imaginez bien qu'à ce tarif-là, ils sont prêts à tout pour préserver leur position, leur bout de gras. “ *Eh, mais ce sont des pays à risques multiples. Le palu, les microbes, l'agressivité des autochtones à notre égard, l'éloignement de la mère patrie et de nos familles, le risque de coup d'état. Il y a plein d'inconvénients aussi dans notre boulot.* ”

Tu parles, au moindre problème, les paras débarquent et le tour est joué. Et que devrait dire les millions de travailleurs immigrés qui subsistent avec des salaires de misère, pour un boulot infernal de quatorze heures par jour mais qui ont pour seul tort, de n'être pas né du bon côté ?

Mais en fait, on ne leur demande rien ou presque rien. Leur travail n'est jamais évalué et s'il l'était, par qui ? Par plus incompétents qu'eux ? Alors... De bonnes relations à Paris, quelques notions de gestion et d'organisation mais pour ça, ils ont des secrétaires et des comptables compétents à leurs côtés. On leur demande de répondre en français, sans trop de faute d'orthographe aux notes

de service, botter en touche s'ils ne savent pas quoi répondre, de toutes façons " *ce pays, c'est la merde* " alors, quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils disent, ils ne seront pas responsables.

" *Et puis ce sont tous des marxistes ou anciens marxistes ou néo-marxistes alors, y'a rien de bon à attendre de marxiste-troskyste-lénino-stalinistes.* " Non, la seule chose que l'on vous demande c'est de NE PAS FAIRE DE VAGUES. Pas de vagues, surtout pas de vagues. Calme plat et carrière assurée.

C'est pas difficile, pas de vagues, on vous dit... Vous pouvez être le plus génial des allumés visionnaires, le plus insipide fonctionnaire, le plus ectoplasmique des fantômes, la pire des crapules, pas de vagues. Nul ou excellent, la rotation arrive et vous serez, de toutes façons, muté dans un autre poste. Pas de problème, cool ! De la présence au bureau de la mission, propre sur soi, poli, convivial, un peu de Lyon's club ou Rotary, un petit bridge de temps en temps avec la femme de l'ambassadeur, toujours charmante, une soirée poésie (si, si, on l'a vu, je n'invente pas), des gueuletons entre français (mais ça fait très chic d'avoir un ami guinéen, intellectuel quand même car ce ne sont pas tous des analphabètes, vous savez) et c'est le jackpot. Vous l'aurez votre maison en Bretagne ou dans le Périgord pour la retraite. Il faut tenir, tenir quatre petites années avant le nouveau poste sinon, pas bon... Retour à la case départ, lycée de Guéret. Et alors là, imaginez la tête de bobonne. Plus de boys, plus de cuisinier, plus de gardiens, plus de chauffeur, plus de nounou africaine pour les enfants, plus de villa à dix pièces, plus de piscine, plus cet indéfinissable sentiment délicieux de supériorité. Les fins de mois difficiles, le statut social qui s'effondre et les problèmes de couple qui commencent. Le divorce assuré. Le directeur du lycée qui vous prend de haut, ce connard qui n'est jamais sorti de son trou. " *Fallait pas vous faire virer de la coopération, mon cher* ". Ouhhh, bobonne n'aime pas, elle n'aime pas du tout. Quelle galère. Vision de cauchemar. Alors, si vous ne voulez pas que ça vous arrive, il faut marcher droit, mon p'tit soldat. PAS DE VAGUES, est-ce bien clair ?

" *Oui... chef, je marcherai droit, l'image de la France défendrai, devoir de réserve garderai, pas de vagues ferai, coopération française, chérirai.* "

Braves gens qui représentent notre culture millénaire dans ces lointaines contrées peuplées de sauvages ingrats. La patrie reconnaissante. Et ça fait un million d'années que ça dure !

Faut pas l'emmerder le coopérant de base, pas lui marcher sur les pieds. Il ne blague pas, il a un plan de carrière à défendre. Tant pis pour ceux qui se mettront sur son chemin. Il les écrasera, il saura mater la vermine rebelle, écrabouiller les aigris jaloux de la profession libérale.

Les francs-tireurs

Et puis il y a les francs-tireurs. Les poètes, les amoureux de l'Afrique et de ses femmes. Brillants, arrogants, insupportables pour la médiocrité ambiante, seuls, solitaires. Ils utilisent le système pour se marrer et n'oublient pas de prendre les sous afin de les redistribuer. Un salaire comme ça, ça ne se refuse pas. Incontrôlables visionnaires. Ils ont toujours un train d'avance et ça énerve mais ça énerve... En trois phrases, ils vous démontrent que vous n'avez rien compris à l'histoire et que les problèmes sont ailleurs, là où vous n'aviez même pas imaginé. Ils vont vite, trop vite, trop fort. Ils ne respectent pas les us et coutumes, ils font fi des procédures, ils ont des résultats insolents, ils dérangent, ils échappent à toute logique, ils sont imprévus, ils menacent la petite bourgeoisie coopérante, frileuse, plan-de-carrière. Ils s'en foutent de se faire virer, ils rebondiront. Ils sont intouchables car soutenus par d'autres visionnaires hauts placés. Ils énervent, mais ils énervent... On les attaque de tous côtés, ils jubilent, ils aiment le combat, c'est leur raison de vivre. Les Guinéens les adorent, on oublie même qu'ils sont blancs tellement ils sont atypiques. Ils énervent toujours et de plus en plus. Alors les "ras les pâquerettes" se rebellent, ils leur cherchent des noises, des poux dans la tête, ils n'ont en retour qu'un mépris arrogant. Ça les énerve de plus en plus mais ça les énerve ! Ils écrivent à Paris, notes de service, pétitions, audits, ils sont très énervés. " C'est lui ou nous " qu'ils disent. Et puis arrive la ro-ta-tion. Il est déjà parti. Là où il va deux cas de figure : ou il recommencera la bataille de tranchée ou il sera suivi par une autorité compétente qui saura canaliser ses motivations. Quant aux autres, " *rotationnés* " aussi, ils continueront à alimenter leur plan de carrière, sans faire de vague, surtout pas de vagues. Calme plat et plan de carrière assurée... Tout redeviendra comme avant et les Africains verront arriver le nouveau fonctionnaire et spéculeront sur la catégorie dans laquelle il sera affecté. " *La manne est grande, patron !* "



LA RENCONTRE

Mais revenons à notre conseiller culturel de cette fin d'année 87 en Guinée. Le sieur Sancerni. Il nous propose de rencontrer le directeur de la culture, un nommé Télivel Diallo.

“ Un type super, vous verrez. Si vous n’avez rien à faire, allons-y maintenant ”.

Ni une, ni deux, c’est parti. En route pour le Musée Sandervalia. On vous a déjà dit que c’était là que se trouvait la DNC, faut suivre ! La statue du bon colon casqué est toujours aussi verdâtre, le petit Africain toujours autant à ses pieds et la cour du musée toujours aussi vide. Nous rentrons dans le bureau qui nous avait accueilli mais Alain Sancerni en habitué des lieux se dirige directement au fond du couloir et frappe à la porte de gauche. Il passe la tête.

“ Hé, Alain, entre donc. » dit une voix.

- Je suis avec des amis que je voudrais te présenter.

- Bonjour, comment allez-vous ? Ne restons pas là, allons au bar du musée, on y sera plus tranquilles pour discuter. ”

Puisqu’on vous dit que tout se joue dans les premières minutes. À la façon dont on vous reçoit, vous savez déjà à qui vous avez à faire. C’est un métier où la psychologie est une science exacte. Nous nous asseyons, nous commandons des boissons et Monsieur Diallo nous demande : “ Alors, qu’êtes-vous venus faire en Guinée ? - nous lui racontons notre histoire - c’est formidable que des Français viennent étudier notre culture, c’est un précédent historique ” dit-il en éclatant de rire. Sancerni, manifestement, boit du petit-lait à l’écouter parler. Ils sont très complices. Ça vole haut, faut s’accrocher pour suivre. Trait d’humour, plaisanteries avec, sous-jacent, toujours une petite vérité bien sentie. Sacrés lascars que ces deux-là. Assurément deux pointures.

Les semaines et les mois passent. Doriane était rentrée et je continuais mes chères études de tam-tam avec Koungbanan Condé, un des piliers de la rythmique du Ballet Djoliba. Je revois Monsieur Diallo, toujours avec Alain Sancerni. Nous nous découvrons une passion commune pour John Coltrane, ça aide d’avoir joué avec un autre allumé de la chose Coltranienne, vous voyez de qui je veux parler, un certain Christian (Vander de Magma).

Un jour pas comme les autres, Sancerni lâche le morceau.

“ N’aurais-tu pas un projet à nous proposer ? Quelque chose de solide, de nouveau - se tournant vers Monsieur Diallo - la France serait prête à intervenir pour soutenir un bon projet.

- Bon, tes cousins sont prêts à financer, tu sais ce qu’il te reste à faire. dit Télivell avec l’humour impertinent qui le caractérise.

- J’aurais bien une idée.

- Ah, ces artistes, quelle idée ?

- Celle de créer le meilleur groupe de percussions africaines du monde ! ” - dis-je avec un zeste de provocation.

Monsieur Diallo interloqué : “ Un groupe de percussions ? Pourquoi, la percussion peut présenter un intérêt pour le public international ? Comment ça ? ”

Je lui explique l’engouement que je sens monter en Europe pour N’Diaye Rose, le Sénégalais, des Tambours du Burundi qui écumant la France profonde, de l’exode des grands batteurs guinéens, Mamady Keïta en Belgique, Famoudou Konaté en Allemagne, sans parler de tous les jeunes batteurs qui ne pensent qu’à fuir (quitter la Guinée). Je lui parle de cette véritable science que l’on appelle polyrythmie, de la variété des instruments, de leur puissance d’évocation, du balafon, du kryin, des tambours d’eau, de la multitude de tambours que nous ne connaissons même pas...

“ Ça c’est incroyable. C’est ça la percussion. Et dire que nous la cachons dans les coulisses pour laisser la place aux danseurs, que nous minimisons les batteurs et voilà un petit blanc qui arrive dont ne sait où et qui nous dit : c’est la percussion qu’il faut valoriser. Génial. Allons-y ! Tu nous pouds un projet costaud et on va l’étudier. Comment verrais-tu la chose ?

- Il faudrait recruter les meilleurs batteurs des ballets, les faire répéter ensemble, monter un début de spectacle et voir comment ça fonctionne, mais est-ce que c’est possible ?

- Oui, oui, c’est possible. Mais tu ne peux pas le faire seul. Les artistes n’accepteront jamais de travailler avec un blanc sur le terrain des ballets. Il te faut quelqu’un qui les connaît bien et cette personne c’est Italo Zambo, le directeur des Ballets Africains, je vais te le présenter. Tu t’occupes avec lui de la partie artistique et je m’occupe du reste. Quant à tes cousins français, ils n’ont qu’à financer car la Guinée est pauvre. ” dit-il avec un grand éclat de rire en regardant Alain Sancerni.

En cette fin d’année 1987, autour d’un verre au Musée Sandervalia de Conakry, l’Ensemble National des Percussions de Guinée venait de naître et avec lui, une pléthore de projets qui allaient redynamiser la partie apparente de la vie culturelle guinéenne pendant de longues années.

Imaginez l’état d’excitation dans lequel je rentrais au Grillon, mon petit hôtel insalubre près de la gare ou du moins ce qu’il en reste. Je passais des heures à griffonner sur le papier toutes les idées qui me traversaient l’esprit. Je réfléchissais. À quels problèmes nous allions être confrontés ? Par où fallait-il commencer ? J’avais quelques jours pour élaborer les grandes lignes du projet qui allait changer ma vie.

Je revois Monsieur Diallo, devenu Télivel et lui fais part de mes idées. Il faut un véritable concept qui s’inscrive dans l’histoire du ballet guinéen. Commencer par quelque chose que les artistes connaissent et voir ce que ça devient. Une mise en scène minimaliste qui valorise la percussion, en tant que telle et non le ballet-théâtre comme on le pratique en Guinée. Des costumes, des

lumières adéquates. Un projet marketing avec des photos, un dossier de presse, un CD, des tournées, une structure administrative. Je lui évoque les problèmes de relations dont me parlent les artistes avec leur direction, les abus d'autorité, les détournements d'argent, les éternels conflits pour la quête du pouvoir et de la position la plus avantageuse. Je l'interpelle sur l'ambiance souvent détestable qui règne au sein des ballets, les difficultés de la vie des artistes nationaux qui gagnent à peine de quoi vivre, leur condition sociale d'une extrême précarité. Je le sais, je suis avec eux tous les jours.

Comment des artistes peuvent-ils travailler dans la sérénité dans des conditions pareilles ?

« *Mais de quoi se mêle-t-il le petit blanc ?* »

La première chose qu'il faut faire, c'est de les mettre à l'aise, avec un mode de fonctionnement où ce sont les artistes qui sont les premiers intéressés. Travailler dans la transparence avec une politique de hauts salaires afin qu'ils soient motivés et qu'ils puissent bénéficier du fruit de leur travail. Sur une base d'excellence, c'est une évidence. C'est le postulat de base sinon ça ne sert à rien de se lancer dans un tel projet. Et comment faire pour qu'ils ne fuient pas dès la première tournée ? Il faut qu'ils se sentent bien en Guinée.

“ Je vois que tu commences à comprendre nos problèmes même si ce n'est pas si simple - me dit Téliwell avec un sourire entendu - mais il n'y a rien que nous ne puissions régler. ”

Il a l'air sûr de lui le directeur national de la culture. J'ai l'impression qu'il y croit à ce projet. J'ai aussi le sentiment qu'il ne me dit pas tout, peut-être pour ne pas m'effrayer ?

Comme il a eu raison car si j'avais pu m'imaginer les difficultés qui m'attendaient, j'aurais sauté dans le premier avion pour Paris afin de retrouver mon cher Berry et sa tranquillité campagnarde. Il fallut toute la persuasion d'un Téliwell Diallo, tout le soutien d'un Alain Sancerni et toute mon inconscience pour monter un projet pareil. Quelle bande de cinglés ! Nous lancer tête baissée dans le panier de crabes des ballets nationaux. Un état dans l'état. La citadelle imprenable du ballet guinéen. La féodalité instaurée en raison de vivre.

Impossible de la prendre de front, tous ceux qui ont essayé s'y sont cassé les dents. Seule façon de survivre, faire avec, la contourner et surtout, ne jamais la menacer, ne jamais se mêler de ses histoires, tenter de pas se laisser embarquer dans les faux problèmes...

Le faux problème ! Érigé en mode de fonctionnement. La logique implacable du complot permanent. Intriguer, déstabiliser. Monter et descendre dans les bureaux pour se plaindre de l'autre. Corrompre dans l'espoir de partager une plus grande part du gâteau, toujours au détriment des autres. Diviser pour régner, écraser pour diriger.

écrabouiller pour survivre, terroriser pour durer, bouffer, bouffer l'argent immédiatement avant qu'un autre se serve. Tout de suite, dans l'instant présent et comme tout le monde bouffe personne ne peut rien dire. Exacerber l'ego pour mieux manipuler.

La manipulation. User de tous les stratagèmes pour arriver à ses fins : l'exercice du pouvoir. Quoi de plus facile quand tout le monde y aspire.

La vénalité en guise de religion, instaurée en raison de vivre.

Bouffer ou être bouffé, telle est la question que personne ne se pose puisque tout le monde bouffe et rebouffe et surbouffe. Une seule idée en tête, bouffer pour survivre.

Pas voler... Ça c'est interdit. Celui qui vole, on l'exécute, sur place ou on le brûle. Si, si, ça se faisait dans ce temps-là. Volez un poulet et c'est la mort assurée. Bref, passons... Volez les millions de l'état, vous gagnerez le respect de vos concitoyens. Paradoxe des paradoxes. Bon père de famille, bon musulman, bon chrétien, bon animiste mais bouffeurs de millions. Il faut bien nourrir la famille, mon frère, et Dieu sait si elle est nombreuse.

“ *Hé, le petit blanc, il ne faut pas dévoiler tous nos secrets, dis !* ”

Quels secrets ? Vous croyez encore que quelqu'un est dupe ?

La famille ! La grande famille africaine. Celle qui vous tient par le poids de l'histoire. La famille comme un boulet que l'on traîne toute sa vie. Toujours là pour vous soutenir et toujours là pour vous enfoncer. Suprême paradoxe ! Prête à tout pour que le clan obtienne le pouvoir et gare à celui qui ne joue pas son jeu, les karamokos (féticheurs) sauront faire “ *ce qu'il faut* ” pour le ramener dans le droit chemin.

La famille qui vous interdit d'exister en tant qu'individu. Qui enterre la quiétude de votre existence et qui met définitivement fin à vos velléités de solitude. Un homme solitaire en Afrique est un homme dangereux, un paria. Vous n'êtes qu'au service de la collectivité. La belle solidarité familiale qui vous ignore quand vous n'avez plus d'argent et qui vous le tape dès que vous en avez. Elle vous écrase, elle vous culpabilise, elle vous manipule. La famille, la belle-famille, de la première femme, de la deuxième femme, de la troisième, de la quatrième. La première maîtresse, la deuxième, la troisième, etc... La famille du village, de la première belle famille, de la deuxième, etc... Les enfants, dizaines d'enfants, de cousins, de parents. Des centaines de personnes qui, dès que vous avez un petit poste en vue, une petite réussite sociale, le moindre signe extérieur de richesse, vous attendent, vous guettent, vous observent. Essayez de lui échapper pour voir ? Pour nourrir tout ce monde-là, il faut bouffer. Et ils ont faim, toujours un boyau vide, toujours un

problème à régler, toujours un décès et son lot de dépenses. Mille francs, dix mille francs, cent mille francs, un million, dix millions, cent millions, ce n'est jamais assez. Plus on est riche et plus les demandeurs sont nombreux. Plus vous gagnez d'argent et plus vite vous le dépensez. Plus vous gagnez d'argent et plus vous êtes pauvres ! Et gare au retour de flamme si pour une raison ou pour une autre vos revenus baissent, là, vous n'existez plus et c'est le mépris de ceux qui vous ont encensés la veille. Comment voulez-vous qu'un bon petit blanc judéo-chrétien de base s'y retrouve ? Quelqu'un qui gère des crédits, une carte bleue, un loyer, des budgets, quelqu'un qui se projette dans le temps pour anticiper les futurs problèmes. Là, pas de projection. On gère l'instant présent, demain, on verra bien! « *Inch'Allah* (en arabe), *sé Allah diabi* (en Peul), *ni Allah sona* (en Malinké), *kh'Alla ti* (en Soussou) ! » À la grâce de Dieu « , quoi ! C'est une culture comme ils disent : " *Nous en Afrique, on est habitués à ça ! Vous les blancs, vous ne pouvez pas comprendre.* " »

Tu m'étonnes qu'on ne comprenne pas. Mais qu'est-ce qu'il y a à comprendre au fait ? Qu'y a-t-il que nous ne puissions comprendre ? " *Qu'y a-t-il de si difficile à comprendre, mon frère ? Est-ce que toi tu saisis bien l'affaire, là ? Est-ce qu'au fond, le premier qui n'y comprend rien, ce ne serait pas toi, dis ? Le premier qui se fait avoir, c'est qui, mon frère ?* »

Ces artistes, qui après plusieurs années de tournées et de salaires conséquents, n'ont toujours pas déménagé ? L'argent leur brûle les mains. Ceux qui sont obligés de construire une ou plusieurs maisons pour neutraliser la famille, acheter une voiture au grand frère, un taxi pour le père, un taxi pour la mère (chaque taxi rapporte dix mille francs guinéens par jour). Les plus malins, avant d'envisager une quelconque progression, par exemple, la construction d'une maison personnelle, ce qui paraît somme toute, relativement aisé avec le salaire de deux ou trois tournées, attendent des années avant de pouvoir faire quelque chose pour eux. D'aucuns depuis quinze ans n'ont toujours rien et ils ont pourtant gagné plus d'argent que nous n'en gagnerons jamais dans notre vie car le salaire est net. Argent comptant. Devises, francs lourds, billets verts. Mais où passe donc tout cet argent ? Dans la famille, on vous dit.

" *Et bien, c'est parfait, - diront les babas cool -, c'est une redistribution naturelle des richesses, ça dure depuis toujours et les Africains s'en trouvent très bien.*" Bien sûr mon cousin mais n'est-il jamais passé par ta petite tête que les Africains sont les premiers à en souffrir ? Regardez dans quel état est l'Afrique. Objectivement, sans atermoiements. Une petite mise à plat, comme ça, sans états d'âme. Et bien cela fait froid dans le dos. As-tu déjà été malade dans un hôpital africain quand tu n'as pas le sou ?

" *Oh là, doucement le petit blanc, l'Afrique n'en serait pas là si vous et vos puissances coloniales impérialistes (le mot est lâché!) n'aviez pas passé des siècles à piller nos matières premières et à industrialiser nos petits travers !*

Oui, Papa, nous ne faisons que jouer avec le feu, exacerber une situation que nous entretenons, certes, c'est un secret de polichinelle et ça nous pète régulièrement dans les mains, soit ! Et maintenant, une fois qu'on a dit ça, qu'est-ce qu'on fait ? On se lamente toute la vie. On pleure sur nous mêmes. Et puis, ça n'est pas perdu pour tout le monde. Regarde un peu autour de toi. Quels sont ceux qui s'enrichissent ; n'est-ce pas toujours les mêmes ? Les mêmes petits malins ? Alors OK, nous n'y sommes pas pour rien mais il va bien falloir que vous preniez les choses en main, un jour, pas comme les autres. N'est-ce pas camarade ? Il va bien falloir qu'un jour les Africains se décident à prendre leur destin en main et ce n'est pas nous qui les y aiderons car nous n'avons rien à y gagner. Au contraire, tout à perdre. Nous avons intérêt à ce que les choses perdurent, à entretenir le marasme, à ignorer les génocides, les guerres, les famines, les épidémies, pendant ce temps-là, vos chères matières premières continuent à partir par cargos entiers et à enrichir les gouvernants du monde, ceux qui détiennent le vrai pouvoir, celui de l'argent. L'argent, vous savez l'argent qu'il faut bouffer. Les Africains ne font qu'exagérer le système qui gouverne le monde. Et pour exagérer, ça ils exagèrent, nos frères africains.

" *Bouffez un peu - comme disait un ministre de mes amis à ses subalternes - mais pas tout! Laissez-en un peu pour le projet !* "

Non, ils bouffent tout et leur appétit est insatiable...



LE PROJET

Je présente mon projet à Téliwell. Projet est un bien grand mot, disons plutôt, une esquisse qui traçait les grandes lignes de l'histoire.

Téliwell ravi me dit :

" *Wha, c'est super. Je vais convoquer Italo et lui expliquer le projet.* " Pas de problème. » Hum, façon de parler... La rencontre avec Italo Zambo fut édifiante.

" *Salut, mon gars, - me dit-il dans un français parfait avec l'accent d'un titi parisien teinté d'un peu de provocation - j'ai vécu à Paris du temps de Fodéba.* "

Keïta Fodéba ou Fodéba Keïta dans les deux cas vous venez de prononcer le nom de celui par qui cette histoire a commencé. Celui que toute l'Afrique allait copier. Poète, écrivain, comédien, metteur en scène, intellectuel et enfin, politicien. Il crée les Ballets Africains à Paris dans les années 50 et tourne dans le monde entier. Sékou Touré lui demande de venir s'installer en Guinée. Ce qu'il fait en 58, juste avant l'indépendance. Keïta Fodéba met à la disposition du pays, ses Ballets Africains qui deviennent : les Ballets Africains de la République de Guinée. Quant à lui, il est nommé Ministre de l'Intérieur et de la Sécurité. Cette partie de l'histoire des ballets est occultée, l'histoire " *d'avant Sékou Touré* " ; comme si un ballet national ne pouvait avoir un parcours pré-révolutionnaire. Combien d'artistes de ce célèbre ballet connaissent encore aujourd'hui la véritable histoire des Ballets Africains ? Probablement bien peu et cela ne leur importe guère. Messieurs Hamidou Bangoura et Italo Zambo, camarades de la première heure de Fodéba le savent mais pourquoi la raconter à ceux qui ne pourraient pas imaginer autre chose que leur ballet est un pur produit de la révolution guinéenne. Eh non... Ils existaient plus de dix ans avant que Fodéba n'arrive en Guinée.

" *Ah, vous les blancs, vous êtes mauvaises langues, vous dites ça pour vous approprier la fierté du peuple guinéen.* » Mais non mon frère, c'est en Guinée que les Ballets Africains sont devenus le fleuron de l'art chorégraphique africain pendant plusieurs décennies mais pourquoi cacher sa véritable histoire, pas un mot dans les dossiers de presse, omerta. Qu'y a-t-il à cacher ? Les Ballets Africains sont les Ballets Africains, un point c'est tout et leur cheminement incroyable au gré des péripéties de l'histoire ne fait qu'ajouter à leur grandeur. C'est comme si un jour on occultait le fait que j'ai créé et dirigé les Percussions de Guinée pendant plus de sept ans. C'est impossible. Personne n'oserait ? Et pourtant si, n'est-ce pas Monsieur Condé ? Mais c'est une autre histoire, nous y reviendrons plus tard. Pour le moment, le groupe n'est pas encore constitué.

" *Raconte-nous comment ça s'est passé !* »
Patience, mes gamins, j'y arrive.

Italo s'avéra un formidable meneur d'homme et accepta sans équivoque le projet de création d'un ensemble national de percussions d'autant plus que les Ballets Africains étaient dans une passe difficile, n'ayant plus de diffuseur, bloqués depuis de longs mois en Guinée sans tournée. En grand professionnel, il comprit immédiatement l'opportunité que constituait le fait d'avoir été retenu pour s'associer au projet en lieu et place où d'autres auraient pu l'être. Il en ressentait une certaine fierté et en vrai artiste, le challenge l'excitait.

Lui, l'étranger, jamais totalement accepté par ses collègues, lui le protégé toujours jaloux du fondateur Keïta Fodéba, lui qui a développé un incroyable instinct de survie qui lui a permis de rester si longtemps à la tête du plus fameux ballet d'Afrique, pouvait concevoir de travailler avec un étranger, même blanc, si son directeur de la culture l'exigeait. Avec lui, je découvrais la façon si particulière de fonctionner des artistes, les éternels rapports de force, le poids de l'histoire, des histoires, les tensions ethniques qui n'en finissent jamais, les personnalités, les techniques de travail, les habitudes bonnes ou mauvaises, les pirouettes, sa désarmante capacité à arriver à ses fins par l'humour, ses clin d'œil, ses complicités avec les artistes tissées au fil des années de travail, son autorité naturelle, sa faculté à souffler le chaud ou le froid selon les besoins de la situation, son formidable talent de comédien, son enthousiasme, sa connaissance du ballet. Il était disponible, sympa, complice et souvent imprévisible. Il apparaissait comme il disparaissait, toujours de façon inattendue. Italo était le partenaire idéal. J'observais, j'étais à l'école du ballet guinéen. Il représentait une formidable caution artistique, si Italo était là-dedans, ça ne pouvait être qu'un bon projet. Et si un blanc s'intéressait à la percussion, alors là, c'est qu'il devait y avoir de l'argent à se faire. Les blancs ne se mettent jamais nulle part sans raisons !
" *C'est sûr, mon frère, le blanc est malin, dis !* »

Puis vint l'heure du recrutement. J'en avais touché un mot à Koungbanan. Il m'avait dit :

" Au Djoliba, il faut prendre Lancei au dunun, c'est le meilleur des ballets. " et Frankis avait désigné les deux meilleurs jeunes batteurs : Fatouabou (Aboubacar Fatouabou Camara) et Tokaïtou (G'Bemba Bangoura).

Pour les Ballets Africains, le choix était vite fait : Noumoudy (Keïta), Gbanworo (Keïta) et Laurent (Camara).

Et les répétitions commencèrent. Le carton !

Imaginez ce groupe de rêve. Les meilleurs batteurs des ballets (eh oui, Mamady Keïta et Famoudou Konaté n'y étaient déjà plus) réunis dans "leur" ensemble. Un groupe constitué uniquement de percussions, sans danseurs. Les artistes exultaient, s'éclataient. C'était la surenchère permanente de talent, de brio, de virtuosité, la folie à l'état pur.

Un jour au musée, un type vient me parler, agité, maladroit :

" Pourquoi tu ne m'as pas pris dans les Percussions. C'est moi qui ai appris à tous ces gens-là (!!!), c'est eux qui t'ont dit de ne pas me prendre ?

- Attends, calme-toi, qui es-tu ? (qu'est-ce que c'est que ce type complètement parano ?)

- Je suis Lopez des Ballets Africains, Lamine Soumah.

- Tiens et pourquoi je ne t'ai jamais remarqué dans les Ballets ?
- Parce que les gens sont contre moi là-bas alors je ne joue pas ou pas souvent. ”

Il faut dire qu'il était particulièrement effacé dans les ballets, transparent, écrabouillé, aigri. On lui reprochait son côté lettré, arrogant et aussi d'avoir une femme trop jolie, danseuse avec ça. C'est pas bon dans les ballets !

« Pourquoi Italo ne t'a pas retenu ?

- Ah, tu sais, on ne peut pas tout dire ! - tu m'étonnes quand j'appris le fin fond de l'histoire, c'était plutôt sordide -

- Écoute, viens à la répétition, je vais lui en parler et on verra bien.

- D'accord, merci (enthousiaste). Tu vas voir, tu n'auras jamais aucun problème avec moi, je serai toujours avec toi, je veux absolument quitter les Ballets, tu peux compter sur moi. ”

Que Dieu t'entende mon cher, s'il existe et s'il n'existe pas, de toutes les façons, on est tous dans la merde, alors... Et la mémoire est courte en Afrique : tes meilleurs amis d'aujourd'hui peuvent être tes pires ennemis de demain.

Lamine vint le lendemain à la répétition, cela n'eut pas l'air de formaliser plus que ça Italo qui l'ignora mais je sentais qu'il y avait quelque chose de pas clair entre eux (on ne peut pas tout dire !).

Je découvrais un batteur brillant, musical, intelligent, plus discret que d'autres mais plus profond. Lamine fut pendant sept ans un proche et il fallut la mort de Noumoudy et l'avènement de Siba Fasou pour nous séparer.

Dieu devait vraiment avoir les oreilles bouchées ce jour-là au Musée National mais il est vrai que le Tout-Puissant a souvent des problèmes d'audition...

Durant l'année 88, les répétitions succédèrent aux répétitions. Quand je n'étais pas là, les batteurs retournaient dans leurs ballets d'origine et dès que je rappliquais, nous reprenions le travail là où nous l'avions laissé. Comme si nous nous étions quittés la veille. C'était ça les Percussions de Guinée, pas besoin de dire cent fois ce que l'on voulait, ils pigeaient de suite. Tout se passait pour le mieux, même si quelquefois, ça coinçait un peu. En fait, pour dire la vérité, ce n'était pas toujours évident de leur faire comprendre ce que je voulais... Télivel faisait taire les mauvaises langues qui ne comprenaient pas pourquoi un petit blanc se mêlait de percussion. Doucement, les morceaux se mettaient en place, je commençais à donner à Italo des indications de scénographie, le costumier des Ballets Africains nous avait concocté des “ accoutrements ” bleu et jaune, les plus kitch du monde. Accoutrements, était le mot bien choisi, on aurait même pu dire “ *déguisement* ”. Mes idées n'étaient

pas encore très claires sur la question et j'avais d'autres priorités. La seule chose qui comptait c'était la musique et elle me fascinait.



LA CRÉATION DU GROUPE

Et puis vint la première tournée fin 88 en Décembre, quelques dates en France pour tester le groupe et réaliser un disque. Le

36

directeur du label Buda Musique, Gilles Fruchaux, fut très enthousiaste et m'encouragea vivement en proposant des dividendes très intéressants sur la vente des disques alors que ses concurrents n'envisageaient que des subsides honteux. Il devint le partenaire obligé de tous nos projets et nous tissâmes des liens très forts d'amitié. Chose rare dans ce métier si versatile...

Ce fut le début de mes problèmes car monter un voyage n'est pas simple. Il faut payer les billets d'avion, réserver les hôtels, les bus, engager des techniciens, demander des visas, prendre des assurances, etc... avancer beaucoup d'argent. Je créai l'Association d'Échanges Culturels Franco-Guinéens, histoire d'avoir une structure et m'adjoignis les services d'un administrateur.

Fatouabou en voyage avec le Djoliba à Cuba ne vint pas. Quant à Tokaitou, il partit pour les USA quelques semaines avant la tournée sans prévenir personne... Sympa !

Il restait Koungbanan, Lancei pour le Ballet Djoliba et Noumoudy, Gbanworo, Laurent, Lamine pour les Ballets Africains. Le tout supervisé par Italo. Je sentis qu'il faisait monter la pression, cherchant à se rendre indispensable. Les artistes étaient trop autonomes et ça ne lui plaisait pas. C'était son autorité qui était remise en question. Il sentait déjà les choses lui échapper. Tout se passa à peu près bien jusqu'au moment de la paie en fin de tournée quand je voulus payer les artistes directement sans passer par Italo. Là, je sentis que ça coinçait et il me dit que ça ne se faisait pas, que les producteurs avaient l'habitude de donner l'argent aux cadres qui ensuite payaient les artistes. C'est tout ce que je ne voulais pas car les artistes m'avaient prévenu.

“ Si tu fais ça, il bouffera notre argent. Nous n'aurons que des miettes et nous ne pourrons rien dire. Comme dans les ballets ! ” Je les payai donc directement et lui confiai le dividende qui revenait à la Direction Nationale de la Culture. Il n'apprécia pas du tout et je sentis que notre relation avait pris un coup dans l'aile. J'étais bien loin de me douter que c'était tout un système d'abus de

pouvoir que je remettais en cause. Des années de pratiques abusives où les directeurs de ballet profitaient de leur position pour se servir les premiers et laisser la part du pauvre aux artistes. Et les artistes, manipulables et corvéables à souhait, n'avaient pas leur mot à dire sous peine de ne pas être retenus à la prochaine tournée, ce qui signifiait alors, la perte de leurs modestes avantages.

Le retour en Guinée fut mouvementé et Italo vint se plaindre auprès de Télivel. Puis, il commença à se désintéresser du groupe. Sa présence aux répétitions se faisait plus rare. Télivel, connaissant à la perfection ses hommes, sut qu'il fallait que notre collaboration s'arrête. Il demanda à Italo de retourner aux Ballets Africains et décida de détacher les musiciens concernés auprès de l'Ensemble National. Il me pria de négocier avec les deux directeurs des ballets, Frankis et Italo afin que l'absence de plusieurs éléments ne vint pas troubler le bon fonctionnement de leurs ballets.

Frankis, comme à son habitude, fut impérial :

“ Le ballet Djoliba est derrière-toi, n'oublie pas que c'est nous qui t'avons accueilli. Tu es notre fils! ”

“ *Mon apprenti* ” comme disait encore en 2001 le lieutenant Moussa Keïta, oncle de Mamady alors un des cadres du Djoliba.

Je n'ai pas oublié, Frankis, ni la première heure, ni toutes ces années. C'est la Guinée qui t'a oublié mais dès que notre Centre International de Percussions sera fini, le premier disque que nous produirons, ce sera le tien. Et tu nous remonteras ta fabuleuse

“ *Pyramide des rythmes* ” tant copiée. J'espère seulement que Dieu te donnera la force de tenir jusque-là pour que tu puisses finir en beauté. (Dieu ne m'a hélas, pas écouté...)

“ Frankis, si nous prenons ton meilleur batteur, Fatouabou et deux de tes meilleurs éléments, Koungbanan et Lancei, il ne te restera plus personne ?

- Mais si, il y a beaucoup de batteurs en Guinée, ne t'en fais pas. Il te faut les meilleurs pour cet ensemble national ! C'est l'Ensemble National des Percussions de Guinée, n'est-ce pas ? C'est pour toute la Guinée alors prends-les. ”

Koungbanan Condé au kenkéni. Un petit bonhomme talentueux. Malinké. Artiste de la première heure du Ballet Djoliba ? Originaire de Faranah dans le Sankaran, haut lieu de la percussion guinéenne. Charmant, disponible, travailleur, discipliné, motivé. Mon prof aussi... Lancei Kanté. Malinké, ancien danseur, excellent joueur de dunun. Séducteur avec sa grande taille et son sourire ravageur. Totalement indiscipliné, souvent incontrôlable, avec une réputation détestable au sein des ballets car grande gueule, pas facile à manœuvrer, la terreur de l'encadrement du Djoliba. Et pourtant, il

allait devenir le plus charmant des hommes et un artiste extraordinaire de présence et de charisme.

Aboubacar Fatouabou Camara, Soussou, l'incompris. Celui dont le phrasé dérouta les batteurs qui le dénigrent à cause de son manque de puissance. Toute la finesse, la délicatesse, la dextérité du djembé Soussou. Un touché incomparable, un fouetté devrait-on dire. Mais fragile car trop généreux. Le cœur sur la main et une propension à vouloir gérer tous les problèmes de son quartier et quels quartiers ! Sandervalia et Corontie. Deux des quartiers les plus populaires de Conakry. L'homme qui jouait les yeux au sol car personne ne lui avait jamais dit de les lever pendant onze années passées dans les Ballets. Celui qui allait devenir un de mes plus proches amis lors des années de plomb. Abou le fidèle, Abou au caractère d'acier trempé. Abou le malin, le meneur d'homme, la synthèse faite homme de la psychologie africaine. L'homme de tous les coups durs, de toutes les campagnes, de tous les dérapages contrôlés et incontrôlés. L'enfant de Conakry 1. Un comme ingérable. Un comme incontournable. Un comme infiniment sympathique et exaspérant de gentillesse. Un comme unique, un comme Abou.

Pour les Ballets Africains, la négociation fut plus délicate. Un jour Italo déboula chez moi dans la petite chambre que je louais à Kouléwondy dans le centre ville.

“ Mais ça ne va pas. Tu veux bousiller les Ballets Africains ? Si tu prends nos meilleurs batteurs qui va-t-il nous rester ?

- Écoute Italo, il n'est pas question de gêner les Ballets Africains. Donne deux batteurs aux Percussions de Guinée et garde les deux autres. Avec les stagiaires que tu as, tu n'auras aucun problème. Il y a deux choses bien séparées : un, le cas de Noumoudy et de Gbanworo. Deux, le cas de Lamine et de Laurent. Les deux meilleurs solistes sont Noumoudy et Gbanworo, tu le sais. Peux-tu donner Noumoudy aux Percussions et garder Gbanworo au ballet ? »

Les deux avaient leurs qualités et leurs petits travers. Noumoudy avait la tête dure (mais Gbanworo aussi !) mais je trouvais qu'il avait une présence incomparable et une efficacité redoutable sur scène, un charisme naturel. Comme une affirmation exacerbée de son identité de Malinké, pur et dur. Hautain, orgueilleux, droit comme un i, sûr de lui, ne supportant pas la contradiction mais tellement attachant.

Gbanworo aussi buté mais plus complet, bourlingueur, capable à la différence de Noumoudy, de jouer les rythmes Soussou. Puissant, frappeur, cogneur de tam-tam, bête de scène. Les deux meilleurs batteurs des ballets de l'époque. Ma proposition arrangeait Italo et il ne s'y opposa pas. Il avait probablement ses raisons secrètes pour

accepter ce choix ? Quant au cas de Lamine et de Laurent, mon choix était fait. Bien qu'il soit un excellent batteur, je ne voulais sous aucun prétexte de Laurent à cause d'un

de ses petits travers que je n'étais pas prêt à assumer. Cette même raison qui nous obligea plus tard à nous séparer de Solo et Bakary dans Wofa, pourtant eux aussi, excellents artistes.

Italo me proposa spontanément Lamine comme s'il voulait s'en débarrasser, trop content d'éloigner quelqu'un avec qui il avait manifestement eu un contentieux grave. Lamine avait un son clair, puissant et des phrases qui se voulaient plus musicales que la moyenne. Souvent réservé, toujours arrogant mais très sérieux.

Je me retrouvais avec cinq batteurs : une rythmique d'enfer composée de Koungbanan et Lancei et trois solistes brillants aux styles très différents. Restait à trouver deux autres batteurs car je pensais que le chiffre sept était bon pour ce groupe. En plus scénographiquement, c'était l'idéal. Un dunun au milieu et trois artistes de chaque côté dans une formation en V, ouverte en direction du public. Il y avait déjà dans ce symbole toute la Percussion de Guinée !

Fatouabou avait été chercher à Kindia, une proche province de Conakry, un bon batteur qu'il présentait comme un très bon accompagnateur qui serait utile dans le groupe pour porter les solistes : Aly Sylla. Je vis arriver un drôle d'oiseau, grand, très mince, les cheveux naturellement défrisés, sans dents sur le devant, ce qui lui donnait une allure bizarre. Il parlait peu, étonné quelque peu qu'Abou ait pensé à lui. Comme il ne savait pas où coucher, il dormit chez moi, à même le sol, sur une natte, content de son sort. Il fut tellement discret lors des premières répétitions que je crois bien que les artistes s'habituaient à sa présence et comme il ne faisait pas de solos, il n'était pas une menace pour eux. Ils l'ignoraient presque sauf Abou qui le chapeautait. Il trouva sa place dans le groupe ainsi, sans faire de bruit et nous constatâmes par la suite qu'il avait une intelligence rapide et qu'il était un de ceux qui comprenaient le plus vite les arrangements ou les indications de mise en scène que je demandais.

Il ne manquait plus qu'un batteur. C'est Morciré Camara qui me le conseilla. Mamadouba " *Petit* " Camara. Un esprit d'enfant dans un corps de géant. Un colosse, une force de la nature. Quand il frappait son djembé, il dégageait comme une sorte de puissance primitive, première. Une présence scénique exceptionnelle, un véritable phénomène. Extraordinaire de naturel. Il lui arrivait souvent de prendre la vedette aux vieux briscards des ballets tellement il enchantait le public. Ce qui les faisait rager...

Les sept étaient là. Le sept majeur du plus grand groupe de djembé jamais constitué pour la scène dans l'histoire de la percussion et je signe. Jamais aucun groupe n'a joué comme celui-là, la percussion du ballet moderne d'Afrique de l'Ouest, chère à Keïta Fodéba, et plus jamais aucun groupe ne jouera comme cela. Aucun groupe n'a eu cet équilibre, cette respiration, cette complicité, cette résonance, aucun groupe n'a été accordé comme celui là. Que ceux qui ont vu et entendu l'Ensemble National des Percussions de Guinée de 1988 à 1995 me contredisent! S'ils disent le contraire, ne les croyez pas ! Ils sont ou jaloux ou sourds ou de mauvaise foi. C'était une bombe : la quintessence de ce que la culture guinéenne peut produire de mieux dans le genre. Un spectacle total, sans frime, sans fioriture, sans exotisme déplacé, sans baratin, sans démagogie, sans les excès du show biz dans lesquels se fourvoient les batteurs d'opérette, sans surenchère de vitesse à trois francs six sous dans laquelle se perdent les batteurs aux cheveux jaunes. Une machine à rythme cohérente, accordée comme un piano, fragile comme un violon, tout simplement ... sublime. La Percussion de Guinée n'avait pas besoin de paraître, elle " était ", tout simplement, avec l'insolence de la maîtrise de son art, sûre d'elle même, comme l'assurance tranquille de l'affirmation d'une réalité. Ils te clouaient au siège aussi sûrement qu'avec de la colle forte. Ils te coupaient le souffle à te faire oublier qu'une respiration est nécessaire de temps en temps pour survivre ! Mille fois je les ai vus jouer ou répéter, mille fois je les ai dirigés, mille fois, ils m'ont coupé le sifflet... Mille fois je n'en croyais pas mes yeux et mes oreilles. Mille fois j'ai été subjugué de la réalité d'un tel miracle. Mille fois j'ai remercié les dieux de m'avoir donné la possibilité de naviguer sur cette vague. Les Percussions de Guinée, c'était quelque chose en ce temps-là, mon gars !



LE CHOC DES CULTURES

Paradoxalement, je n'ai pas beaucoup de souvenirs des années qui se sont écoulées de 88 à 94. Si ce n'est la vie qui passe, le travail, les répétitions, les tournées. Les choses se déroulaient presque naturellement, sans véritables problèmes. Mes proches vous diront que j'ai occulté les difficultés passées et que c'est un des traits de mon caractère car d'après eux, j'en bavais. Les trois premières années surtout. Plus je cherchais à comprendre ce qui se passait, moins je comprenais...

J'apprenais toujours au gré de mes incessants allers-retours en Guinée. Je partais, je revenais quelques semaines après. Le boulot était fait, même si Italo profitait de mes absences pour retourner aux Ballets Africains et n'était pas très présent aux répétitions, les artistes habitués à s'autogérer, répétaient. Mais l'absence d'une autorité présente au quotidien leur pesait quelque peu, la stricte discipline de l'époque révolutionnaire leur manquait. Ils étaient un peu orphelins d'une autorité.

La première chose qui m'a choqué c'était l'attitude des Malinkés - Noumoudy, Koungbanan et Lancei - très suffisants à l'égard des Soussous - Fatouabou, Lamine, Aly et Mamadouba. Chassez l'histoire en Guinée, elle revient au galop. Depuis des siècles les Malinkés avaient dominé le Mandingue et vingt-six ans de pouvoir d'un autre Malinké n'arrangeaient rien. Quand ils ont commencé à me dire :

“ Ne t'occupe pas de ces gens-là, (en parlant des Soussous), ils ne connaissent rien, la percussion c'est nous ! ” et que parallèlement ils n'arrivaient pas à jouer les rythmes Soussou, j'ai commencé à me poser des questions. Et les Soussous laissaient faire, comme désabusés devant leur attitude, comme “ *pas concernés par tant de bêtise* ” et moi, au milieu ? Je comptais les points.

Le premier grand problème d'ego qu'il fallut gérer fut celui de Noumoudy et de Koungbanan. Comme par hasard le problème du leadership se trouvait entre ces deux-là. Koungbanan était le vrai moteur des Percussions, c'est lui qui s'occupait du matériel, qui était le plus motivé, le plus discipliné. J'avais été son élève donc naturellement plus proche de lui. Il n'hésitait pas à mettre la main à la poche pour acheter une peau ou remplacer un instrument abîmé. Noumoudy, lui, c'était l'orgueil. Cet orgueil démesuré des gens simples qui les noie dans une carapace de certitudes, qui les fait se buter à tout propos et qui fait qu'ils ne supportent pas la contradiction. À chaque fois que nous discutons, il était contre. Il ne savait ni pourquoi, ni comment mais il était contre... Ce qui entraînait des discussions interminables pour ne rien dire. Même Koungbanan et Lancei, ses parents, en étaient gênés et rien à faire... Quand il avait dit :

“ *non* ”, c'était “ *non* ”. S'il comprenait qu'il s'était trompé, c'était encore pire, son orgueil monumental ne lui permettait pas de faire marche arrière alors il s'entêtait. Borné, buté, fermé.

Nous avons convenu avec Koungbanan de nommer deux chefs tambours : lui et Noumoudy. De toutes façons, Noumoudy n'aurait jamais accepté autre chose.

La situation devenait préoccupante au sein du groupe tellement son comportement systématiquement négatif freinait le travail. Nous décidâmes d'abord avec Koungbanan et ensuite avec les autres membres, de le mettre sur l'affiche afin de le neutraliser et d'adopter un petit stratagème qui consistait à commencer toutes nos phrases par “ n'koro Noumoudy ” (grand frère). L'effet fut immédiat. À chaque fois que nous l'interpellions, il répondait “ namou ” (ce qui veut dire à peu près “ oui, je t'écoute, je suis disponible, je suis à ta disposition ”) et soudain il acquiesça à tout. Les discussions devinrent aisées, d'une limpidité incroyable, nous pouvions enfin tenir des propos cohérents en groupe, échanger des idées et progresser.

Noumoudy devint adorable, il voulait simplement que l'on dise que c'était lui le chef. A partir du moment où nous jouions le jeu, tout devenait simple. De plus, il prit son rôle très au sérieux et se mit à donner des conseils aux uns et aux autres, à donner des leçons de tolérance, à sermonner les retardataires, il devint même médiateur lui qui faisait obstruction à toute proposition. Le monde à l'envers. Koungbanan en riait, mais il était écrasé par l'autorité naturelle et le charisme de Noumoudy. Il n'aurait jamais osé s'opposer à lui. Lancei non plus d'ailleurs qui supportait avec flegme ses excès d'autorité. De toutes façons, Lancei n'en a toujours fait qu'à sa tête mais il respectait beaucoup la logique du groupe. Quant aux Soussous, ils s'en moquaient complètement et Noumoudy n'osait pas trop les affronter. Ils n'étaient eux-mêmes d'ailleurs pas très solidaires. Lamine était à part, il a toujours été à l'écart du groupe et Fatouabou faisait le tampon entre les deux jeunes Aly et Mamadouba et les “ vieux ”.

Il était aussi très important dans la médiation avec le clan Malinké du fait de sa proximité naturelle de Koungbanan et Lancei dans le ballet Djoliba.

Cette situation qui dépasse l'anecdote en dit long sur les rapports humains. Je constatais plus tard que cette façon de faire était en fait un grand classique des hommes de pouvoir en Guinée et que tout exercice d'une autorité passait inéluctablement par une connaissance très approfondie des rapports humains ancrés dans le comportement traditionnel. La dialectique marxiste aidant, le “ savoir parler ” prend des proportions impressionnantes en Guinée.

Quand j'y pense, il me fallut en fait presque trois années pour accorder les artistes entre eux. Trois années pour comprendre que je ne comprendrai jamais rien à ce pays et à cette culture. Trop compliqué, trop complexe, trop de données à intégrer, trop d'histoires sous-jacentes. Après trois ans de prise de tête, je décidai de prendre la Guinée et les Guinéens comme ils sont. Je laissais de

côté mes vieux réflexes judéo-chrétiens, la propension historique de mon peuple à vouloir sauver le monde pour mieux s'enrichir, à tout juger, à décider de ce qui est bien ou mal, bon ou mauvais et les choses devinrent beaucoup plus simples.

Les kryins (troncs d'arbre)

Des anecdotes qui me reviennent à l'esprit et qui en disent long sur nos rapports ? En voici une. Le jour où nous avons commencé à travailler la pièce des kryins (tambour xylophone). C'était à la Paillote à Camayenne. J'avais cette idée là en tête. Faire une pièce avec six kryins et un dunun. Un genre de pièce musicale très en place, un peu comme une œuvre de percussion contemporaine très structurée mais adaptée à la réalité guinéenne. Ça ne s'était jamais fait dans les ballets. Les kryins étaient utilisés de façon assez anecdotique dans une pièce à connotation forestière (peut-être dans la pièce « Forêt sacrée » ?) et Kémo Sanoh, lui aussi originaire de la Forêt, y avait intégré des kryins. Donc je prépare le terrain avec Koungbanan, mon grand complice de l'époque qui était prêt à tout essayer et il amène des kryins. Tout de suite Noumoudy s'oppose :

“ Ce n'est pas possible, tu ne connais pas (ben voyons...), on ne peut pas faire un morceau avec ça. ” dit-il d'un ton méprisant. (cette scène devait se passer avant que nous ayons décidé de le mettre sur l'affiche !)

Dans ces cas-là, Koungbanan et Lancei étaient obligés d'acquiescer par solidarité ethnique, même s'ils n'étaient pas d'accord avec lui.

“ Oui, bien sûr, n'koro, mais on va juste essayer quelque chose avec les enfants (les plus jeunes Aly, Mamadouba et Abou). C'est pas pour le jouer, c'est pour essayer quelque chose. ”

Abou et Lamine qui étaient déjà très complices avec moi dans ces situations là, avaient parfaitement compris là où je voulais en venir. Ne serait-ce que pour contredire les Malinkés, ils s'empressèrent de faire ce que je leur demandais.

“ Abou, tu prends un rythme, celui que tu veux, Aly et Mamadouba vous faites les accompagnements (rythmes complémentaires). ”

Ils commencent à jouer. Aussitôt Lamine se met à jouer aussi. Polyrythmies à quatre voix. Ça décolle au quart de tour. Blocages, solo; les Soussous ont cette incroyable capacité à tout de suite s'éclater, trop contents de montrer aux Malinkés qu'eux, Soussou, pouvaient comprendre et faire instantanément ce que le petit blanc demandait et que ça fonctionnait. La scène dure un bon moment. Je vois Noumoudy dépité, embêté, embarrassé, dépassé par les événements. Je fais un petit signe discret à Abou et Lamine pour

faire le blocage et arrêter la musique.

Aussitôt Noumoudy s'interpose :

“ C'est ça que tu veux mais nous aussi on peut le faire (sous-entendu, nous les Malinkés), ça ce n'est rien, c'est très facile ” (faisant l'innocent, arme redoutable) “ Ah bon, tu peux le faire aussi, alors allons-y ! Lancei, prends le dunun, Koungbanan un autre kryin et quel rythme on va faire n'koro ?

Et Noumoudy superbe d'une autorité retrouvée :

« Bon, faisons Mendiani (rythme Malinké bien sûr) », dit-il en regardant les Soussous qui n'en pensèrent pas moins.

Le travail sur la pièce de kryin au sein des Percussions de Guinée était né. Celle-là même qui devait devenir un grand standard des percussions mandingues et que le monde entier nous copierait.

Les tambours d'eau

Une autre anecdote charmante, puisque nous sommes dans les confidences. La création de la pièce des tambours d'eau. C'était à Gbessia-port, là où répète Wofa actuellement. C'est à peu près le même scénario. Koungbanan avait amené à ma demande, sept l'eau est une denrée rare dans ce quartier.

Les artistes souriaient. Aucun d'eux n'y croyait. Noumoudy, toujours lui, avait commencé à dire :

“ C'est les femmes qui jouent ça et nous, les hommes, on ne peut pas en jouer. ” Quelle était la part de vérité ?

Du coup les Soussous n'étaient pas très chauds. Si les Malinkés ne voulaient pas s'abaisser à en jouer, eux non plus.

“ De toutes façons, ce n'est pas un instrument, on ne peut pas jouer sur ça... » (air connu !)

Pourtant j'y tenais à cette idée. Elle nous aurait permis de faire un autre morceau, plus cool, avec un nouvel instrument, de plus, tellement emblématique de l'Afrique mais mon équipe de têtes de bois ne voulait rien entendre. Que faire ? Comme d'habitude, comme Noumoudy s'était buté, Lancei et Koungbanan attendaient mais cette fois ci, les Soussous ne se mettaient pas de mon côté. Alors j'allais jouer mon joker. La salle était pleine de monde, plus de cent personnes, enfants et adultes confondus qui venaient voir les Percussions de Guinée travailler avec le petit blanc et je commençais à bien connaître les travers et les faiblesses de la personnalité de Noumoudy qui était grande gueule mais pas bien méchant. Eh bien puisque c'était comme ça, je m'agenouillai derrière les trois calebasses centrales et je me mis à jouer. C'était la première fois que je me permettais de toucher aux instruments devant les artistes. L'effet fut immédiat, les enfants hurlèrent de joie

“ le foté joue les *lengué* ”.

Noumoudy fut estomaqué ! Le petit blanc lui volait la vedette à lui, le grand patron du djembé Malinké, le chef tambour de l'Ensemble National des Percussions de Guinée, le frappeur des Ballets Africains, l'enfant de Kouroussa, patrie du djembé, les blancs n'allaient quand même pas lui montrer ce qu'il doit faire sur un tambour, même un tambour d'eau, même si c'est les femmes qui le jouent, en plein Conakry, dans cet hangar de tôle situé derrière l'aéroport international et devant des centaines de ses compatriotes, Soussou de surcroît.

Il me dit avec autorité : “ Pousse-toi, je vais jouer ! ”

Il se met devant les trois calebasses centrales, tout de suite je demande aux deux jeunes plus souples et sans états d'âme, Aly et Mamadouba de prendre les deux calebasses situées de chaque côté pour l'accompagner. Le tour était joué. Merci n'koro. Une autre superbe pièce était née.

Vous voyez que ce n'était pas si facile de diriger l'ensemble national des « *têtes de bois* » de Guinée...

Le tambour à cinq têtes

Pour finir sur les instruments, voici l'histoire du tambour à cinq têtes. J'assistais à l'Alliance Française à la projection d'un documentaire sur la Guinée Forestière, qu'avait sorti des tiroirs son directeur et bon ami, Ghislain Mérat et je vis un tambour à cinq têtes, constitué d'un tambour central plus grand et de quatre autres plus petits, recouverts de peaux de vaches, manifestement accordé sur la modulation d'un langage forestier : Kissien, Guerzé, Toma ? L'idée me vint aussitôt d'utiliser cet instrument dans les Percussions. Je fis venir Koungbanan et demandai à revoir le documentaire en question en sa présence. Dès qu'il le vit, Koungbanan s'exclama :

« Ah, mais c'est Wowo Camara qui joue, il a fait partie du ballet Djoliba, je le connais... »

Il me dit être capable de fabriquer le même tambour et de le jouer. Pas de la façon forestière bien sûr, il eût fallu pour cela parler la langue mais à la façon d'un djembé. Ce qui n'était déjà pas si mal... Koungbanan joue encore aujourd'hui le fameux tambour à cinq têtes, il s'est même affublé d'un costume forestier pour faire plus vrai...

Le costume des Percussions de Guinée

Pour le costume « historique » des Percussions de Guinée (celui de

l'affiche avec Noumoudy), nous avons fait appel à la plasticienne russo-guinéenne Irina Condé. Une femme russe délicieuse, mariée à un guinéen, qui a fait de hautes études d'arts plastiques à Moscou. Je voulais absolument sortir des costumes « bricolés » des ballets nationaux souvent plus proches d'un accoutrement exotique que d'un véritable costume. Ces costumes dévalorisent l'artiste et la scénographie. Irina fit un véritable travail de recherche sur la matière et les couleurs et au fur et à mesure qu'elle avançait dans son projet, nous en parlions. Ce fut une révélation pour moi d'approcher une véritable plasticienne qui connaissait bien l'Afrique. J'étais à l'école. Je compris que le costume, pouvait être comme une seconde peau et qu'il pouvait et devait, entrer en résonance avec l'intégrité de l'artiste. Le costume, sa matière et ses couleurs devaient être « accordés » avec le rythme ou la danse. Donc plus tard, avec la lumière...le costume prenait enfin tout son sens et sa raison d'être. Je venais de m'ouvrir à un univers infini : celui de la résonance de toutes choses, d'une « *résonance ultime* »... Ce fut l'objet de toutes mes réflexions scénographiques futures. Une sorte de minimalisme qui va à l'essentiel, sans le parasite de la surenchère visuelle ou sonore.

Rikki Stein et les Ballets Africains

Je ne sais plus en quelle année c'était. Autour de 89-90, peut-être ? Il faudrait que je cherche. La situation était tendue. Les Percussions de Guinée tournaient sans arrêt et les Ballets Africains étaient bloqués à Conakry sans diffuseur. Leur direction commençait à s'énerver et comploter.

« Pourquoi les Percussions tournent et pas nous ? » et quand les Ballets Africains sont bloqués à Conakry, chaud devant... Ça monte, ça descend dans le bureau du Ministre, ça intrigue et ça raconte n'importe quoi. La réussite des uns fait de l'ombre aux autres et c'est insupportable, pour ceux qui ne bossent pas, bien sûr... La situation devint si préoccupante que Téliwell me demanda de réagir et de faire quelque chose car la pression que les Ballets exerçaient sur les autorités commençait à mettre en péril l'avenir des Percussions et cela pouvait tourner à la catastrophe. Comment vint l'idée de contacter Rikki Stein, l'ancien manager de Fela, je ne m'en souviens pas non plus ? Toujours est-il que je lui téléphonai et débarquai à Londres où il me reçut très gentiment. Je lui proposai aussitôt de manager les Ballets Africains de la République de Guinée, mandaté par Télivel, rien que ça. Il fut un peu surpris mais en bon aventurier, ne s'en formalisa pas. Je lui expliquai la situation et il fut enthousiaste. En homme d'expérience, il débarqua aussitôt en Guinée. Il fut reçu comme un roi, comme les Ballets savent faire

quand ils sentent leur intérêt immédiat. Tout le monde était adorable avec lui et le fait qu'il parlait parfaitement français, simplifia les choses. Ils comprirent bien vite que Rikki était l'homme de la situation. Un dur, un type très expérimenté, avec une excellente connaissance du show biz international et qui n'avait peur de rien. Capable de faire jeu égal avec Italo, ce qui n'est pas peu dire !

Mais il fallait des sous pour relancer les Ballets et la Guinée n'en avait pas. Donc, direction la Coopération française.

Pas facile de convaincre le nouveau conseiller culturel du moment, qui ne voyait pas d'un très bon œil les Ballets Africains, source de tous les problèmes et en plus, avec un manager anglais. Il me signifia qu'il avait une grosse somme d'argent disponible pour le projet des Percussions de Guinée et qu'il ne voulait pas les mettre sur les Ballets. Ce fut long et difficile de le convaincre de ne pas nous donner cet argent et de les mettre sur la relance des Ballets Africains. Nous n'avions aucunement besoin de cet argent; les Percussions tournaient, étaient autonomes financièrement et notre planning de tournée était bien rempli. Nous avions tout ce qu'il nous fallait. Quelqu'un de raisonnable (mais suis-je vraiment raisonnable ?) aurait pris l'argent et l'aurait dépensé en promotion, en billets d'avion, en je ne sais quoi mais nous avons déjà tout.

Il était bien plus important de mettre cet argent pour la promotion et la relance des Ballets qui étaient bloqués à Conakry.

Après de nombreuses discussions, il accepta. Ouf... je respirais. Les Ballets allaient enfin nous « coller la paix » et nous oublier. Merci Monsieur Rikki. Il s'avéra un excellent manager, jusqu'à ce que les Ballets finissent par avoir sa peau et à le décourager. Ça se termine toujours comme ça en Guinée, même avec les plus coriaces. Allez savoir pourquoi ?



LA MARSEILLAISE : 14 JUILLET 1989

Quelle histoire ! Le Président François Mitterrand en personne, avait décidé cette commémoration. Pour ce faire, il demanda à l'artiste Jean-Paul Goude, alors au faite de sa gloire dans la publicité, d'imaginer un défilé somptueux sur les Champs Élysées de Paris le 14 Juillet 1989. Un événement retransmis en « mondiovision » ! Jean-Paul Goude travailla plus de deux ans sur ce projet qui coûta ... la peau des deux fesses... Comment me suis-je retrouvé dans cette

aventure ?

Quelqu'un de la société Téléma, un grand producteur de films de la place de Paris qui supervisait le projet, vint prospecter en Guinée accompagné d'une autre personne qui devait servir d'intermédiaire. Manifestement, elle n'était pas en odeur de sainteté auprès de la Coopération qui mit un veto formel à une possible collaboration. La Mission me recommanda alors chaudement auprès du représentant de Téléma :

« Pourquoi ne travaillez-vous pas avec Kokelaere, il connaît parfaitement le terrain ? »

Il faut dire que fin 88, début 89, j'étais pratiquement le seul français privé sur place dans le domaine de la culture.

Nous vîmes débarquer Jean-Paul Goude, accompagné de son premier assistant William Ayache, d'un cameraman qui filmait tous ses déplacements et d'un photographe. Il parcourait le monde à la recherche d'idées. Le feeling passa immédiatement. Je reconnus en lui le poète, l'artiste, le créateur. Il me demanda de faire le tour de « ce qu'il y avait à voir » en Guinée. Nous lui concoctâmes le circuit intégral des ballets nationaux et privés et il retint deux choses.

D'abord, au Ballet Djoliba quand Frankis annonça :

« Nous allons vous jouer Pyramides des Rythmes », Jean-Paul se mit aussitôt à griffonner son cahier à dessin, c'est ce qui devait devenir le fameux char guinéen avec cent artistes montés sur une pyramide de bidons. Puis, il fut impressionné par le groupe de filles de Morciré Camara, et se mit à dessiner. C'est ce qui donna ce drôle de petit train où des jeunes filles jouaient sur de petits dununs.

Le soir même, nous nous retrouvâmes dans un restaurant de Ratoma avec l'équipe de Jean-Paul. Il était tout excité et avant même de commander, il se mit à travailler. Le code était qu'il mettait sa casquette à l'envers. A partir de ce moment là, il entra dans une sorte de transe créative et il n'était pas question de l'interrompre. Les idées de cet homme valaient de l'or et William, son premier assistant, veillait à ce que personne ne le dérange. En quelques minutes d'une intensité rare, il regriffonna sur la nappe du restaurant les idées qu'il avait eu lors de son passage dans les ballets. En quelques traits bien sentis, le tableau prit forme et il commença à me demander s'il était possible de réaliser ses idées. Une énorme pyramide de bidons avec plein de musiciens montés sur une remorque ! Pourquoi pas ? Il fallait surtout vérifier s'il n'y aurait pas un problème de son, d'écoute, car les musiciens disposés sur une face n'allaient pas entendre l'autre face. Nous partîmes sur

l'idée d'avoir une rangée de dunun, une rangée de djembé, une rangée de balafon et une rangée de wassakhoumbas sur les quatre faces. Une centaine de musiciens en tout... En quelques croquis explicites, l'idée prenait forme. Le serveur amena les plats. William demanda à ce qu'on les ramène en cuisine afin de les tenir au chaud car Jean-Paul n'avait pas fini. Tant que la casquette n'était pas remise à l'endroit, pas question de l'interrompre. Ce type était génial, très ouvert. Nous parlions à bâtons rompus et il écoutait autant qu'il proposait. C'était extraordinaire de bosser avec un artiste de ce calibre, une sorte de machine à créer. La façon dont son entourage le respectait et le protégeait, était aussi formidable. Il n'y a que quand il y a beaucoup d'argent en jeu comme dans le cinéma ou le grand show biz, que l'on peut trouver cette forme de respect et d'attention. Enfin, Jean-Paul remit sa casquette à l'endroit et nous pûmes manger. A partir de ce moment là, plus question de parler boulot. Il était passé à autre chose et s'intéressa à des sujets beaucoup plus anodins.

La mise en œuvre.

Il fallut organiser les répétitions, de plus avec les ballets nationaux, artistes et direction compris, et des privés. Acheter et faire fabriquer tout le matériel, les costumes, organiser les voyages, les passeports, les visas, etc... L'inévitable Italo Zambo et ses cadres des Ballets Africains, hiérarchie oblige, prirent les choses en main sur la base des recommandations que m'avait données Jean-Paul. La négociation sur la grille des salaires fut âpre, la direction des ballets refusant tout en bloc.

« Il faut nous donner plus et moins aux artistes. » dirent-ils d'une même voix... Leur proposition fut démentielle. En fait, ils prenaient la plus grande partie du budget et les artistes se partageaient ce qui restait, comme d'habitude. Télivel les sermonna, et ils revirent un peu à la baisse leurs exigences mais, pas tant que ça. Je les trouvais insupportables « *tout pour leur gueule et rien pour les autres* », la mentalité des ballets pur jus mais Télivel me dit de ne pas insister. Il connaissait ses hommes... Lors d'une réunion de travail, Kémo Sanoh nous fit un « pétage de plombs » dont il avait le secret pour une broutille. Cette attitude ne présageait rien de bon mais après quelques réunions ministérielles bien senties, les choses rentrèrent enfin dans l'ordre et Télivel me dit en aparté :

« Bon courage mon gars car avec ces bonhommes là, tu vas t'amuser. Tu as intérêt à être sur tes gardes car ils ne vont pas te louper... »

J'en profitai pour assurer mon contrat et j'y mis tous les détails de l'organisation. Tout fut consigné par écrit afin qu'il n'y ait pas de contestation possible et les trois directeurs des Ballets Africains ainsi que leurs cadres signèrent le contrat en parfaite connaissance de cause. Tout fut expliqué en long, en large et en travers. Télivel leur dit :

« Vous êtes bien d'accord car je ne veux pas d'histoire. C'est l'image de la Guinée qui est en jeu. »

Ils relurent le contrat, l'étudièrent dans tous les sens et le signèrent de bon cœur et dirent d'une même voix :

« Directeur, tu peux compter sur nous. La Guinée c'est nous ; alors... »

Une fois cet épisode mouvementé passé, les répétitions se passèrent plutôt bien. Il est vrai que quand on a les moyens de travailler, de payer les répétitions, les déplacements et les menus frais, tout est plus facile.

Et le grand départ arriva. Cent quinze personnes car quelques cadres de la Direction de la Culture s'étaient immiscés dans le projet, histoire de récupérer quelques menus défraiements.

L'accueil fut impressionnant. Trois bus avec accompagnateurs nous attendaient à Roissy pour nous emmener directement à l'Université d'Orsay où les artistes étaient logés en chambre particulière avec douche et sanitaire. Le grand luxe. Chacun avait dans sa chambre serviette et nécessaire de toilette. Quant aux repas, les bus venaient nous chercher pour nous emmener dans un hippodrome proche de Paris où nous attendait un service de restauration incroyable. L'organisation fut parfaite, quasi militaire car il y avait plusieurs milliers d'intervenants avec des « runners » prêts à intervenir pour gérer toutes les situations. La répétition générale sur les Champs Élysées la veille du défilé fut parfaite et impressionnante. Grandiose.

Puis vint le grand jour du 14 Juillet 1989. Tout allait trop bien. Que me réservaient mes amis guinéens ? Je n'allais pas tarder à le savoir... Nous arrivâmes sur le site et trois heures avant le défilé, je vois arriver mon Italo Zambo avec sa tête des grands jours et qui me dit sur un ton extrêmement virulent :

« Kokelaere, nous devons te parler ! »

C'est parti, que la fête commence. Ce « Kokelaere » intempestif au lieu du « François » habituel donnait le ton. Qu'ont-ils mijoté mes bons amis des Ballets Africains de la République Internationale des problèmes de Guinée ? J'y vais et je tombe sur les cadres assis en cercle qui tirent la gueule des grandes occasions.

« Kokelaere, on ne veut plus jouer !

- Allons bon et pourquoi ?

- On veut 10.000FF en liquide et tout de suite.

- Et à quel titre ?
- Pour louer nos costumes.
- Louer vos costumes ? Mais c'est nous qui les avons créés...
- Euh, oui mais nous avons pris aussi les nôtres.
- Ah non, il est bien écrit dans le contrat que vous ne devez défiler qu'avec les costumes et les instruments que nous avons fait fabriquer, d'ailleurs vous devez tout laisser en France après le défilé comme nous l'a demandé l'organisation du projet. C'est pour cela que tout a été payé.
- Oui mais il y en a qui ont pris leurs costumes et leurs instruments donc il faut payer, sinon on ne joue pas...
- Vous savez, il y a un contrat, que vous avez signé et dans lequel il est écrit que vous devez défiler avec les instruments et les costumes que nous avons payés et pas avec vos costumes personnels. Vous avez signé ce contrat, n'est-ce pas ? Vous voulez que je vous le montre.
- On s'en fout du contrat, on veut l'argent tout de suite sinon on ne défile pas... » dit Italo sur un ton devenu carrément vindicatif. Je demandai aux autres membres du groupe ce qu'ils en pensaient. Ils cautionnèrent d'une même voix.

Devant tant de mauvaise foi et face à cette tentative de chantage, il me fallait trouver rapidement une idée et botter en touche. Je leur dis : « Bon écoutez, si vous remettez en cause le contrat, c'est votre droit après tout ; vous allez me faire une lettre avec vos exigences. » Ils ne se démontèrent pas et me firent la lettre qui mettait par écrit, leurs soudaines exigences, sans réfléchir une seconde à ses conséquences, persuadés de leur impunité. Je la lus, n'en croyant pas mes yeux. Ils venaient de mettre par écrit ce qui au fond, les enfonçait et serait la preuve flagrante de leur mauvaise foi. Mes amis guinéens m'ont souvent surpris mais là, c'était incroyable. A quelques heures d'un événement aussi important, ils se comportaient comme des enfants gâtés, comme des gamins insouciant qui font un caprice.

« Messieurs, manifestement, vous remettez en cause le contrat signé avec la Direction de la Culture, c'est votre droit donc, on verra ça en rentrant en Guinée. Maintenant pour les 10.000FF, vous savez, on est dimanche et toutes les banques sont fermées. Je ne vois pas comment je pourrais trouver 10.000FF comme ça. Si vous ne voulez pas défiler, pas de problème. Je ferai mettre sur la télévision que les guinéens ont eu un problème de dernière minute qui les a empêché de défiler. Je vous préviens seulement que le défilé doit être regardé par le président Conté et aussi, par environ un milliard de personnes à travers le monde. Il vous faudra expliquer aux autorités guinéennes quand vous rentrerez, pourquoi vous n'avez pas voulu

défiler. Moi, je n'y suis pour rien, j'ai respecté mon contrat dans ses moindres détails et avec la lettre que vous m'avez faite, de toutes façons, il est clair que c'est de votre fait et pas du mien. Bon, je vais aller dire à l'organisation du défilé d'annuler toutes les parties de la Guinée. La Guinée ne défilera pas... »

Ils me regardent avec un air abasourdi. Je lis dans leurs regards interlopes : « Merde, on n'avait pas pensé à ça... » Je vois à leurs têtes défaites, qu'ils n'avaient pas prévu ce scénario. Ils pensaient que j'allais courir chercher quelque part les 10.000FF en question qu'ils se seraient partagé ni vu, ni connu. Les supplier de défiler Leur promettre de les payer plus tard en douce. Un petit peu d'intox et le petit blanc leur mangerait dans la main...

« Attends, attends, - dit Italo énervé - on va réfléchir. Va-t-en plus loin, qu'on discute entre nous... »

Il revient peu après très fâché et me dit sentencieux :

« Bon, on a décidé de défiler mais c'est pour la Guinée et ce n'est pas fini...

- D'accord, c'est comme vous voulez. C'est vous qui décidez. »

Et ils allèrent défiler comme si de rien n'était.

Ils repartirent le lendemain sans même me serrer la main sauf Morciré Camara, qui avait le cran et la position pour leur tenir tête. Il faut dire que j'étais déjà proche de lui à cette époque.

Dès le lendemain de leur arrivée, Télivel m'appelle et me dit : « Mais qu'est-ce qui s'est passé à Paris, les artistes font un foin pas possible ? Ils sont allés dans la cour du Ministère avec toutes leurs familles faire la comédie sous les fenêtres du ministre en te traitant de voleur. Il a fallu faire descendre les militaires pour les disperser avant que ça ne tourne à l'émeute. Surtout ne viens pas tout de suite en Guinée, ils disent qu'ils vont te tuer. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Je lui raconte l'histoire de la location des costumes juste avant le défilé mais que j'ai réussi à botter en touche. Il me dit :

« Mais c'est pas vrai. Ils ne changeront donc jamais. Bon reste tranquille, je vais arranger cela. Je t'appellerai quand ce sera fini. Salut, mon gars, je t'avais prévenu. Avec ces gens, le calme présage toujours de la tempête ! On ne sait jamais ce qu'ils vont inventer et d'où ça va venir. »

Le téléphone sonne dans le bureau de Télivel. C'est le Conseiller du Ministre. « Monsieur Diallo, le Ministre vous attend immédiatement dans son bureau. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de défilé ? Nous allons demander aux français de jeter ce Kokelaere en prison et faire un incident diplomatique. On ne se moque pas impunément de la Guinée. On va voir qui et qui... »

Télivel arrive dare dare dans le bureau du Ministre.

« Alors - lui dit-il - que s'est-il passé à Paris ? Qu'est-ce que j'apprends ? Les français ont humilié la Guinée ? Nous ont volé. C'est ce qu'on va voir. Je veux des explications. Ça ne va pas se passer comme ça! J'appelle de suite l'Ambassadeur de France.

- Je ne sais pas ce qu'il s'est passé à Paris, Monsieur le Ministre, j'ai parlé à Monsieur Kokelaere qui me dit que tout s'est bien passé à part un problème de costumes et d'instruments que les artistes voulaient qu'il loue juste avant de défiler mais d'après lui, rien de grave puisque c'est l'organisation qui les avait déjà payés. Un petit malentendu. Le plus simple est de demander aux artistes quelles sont leurs doléances.

- Très bien - dit le Ministre - rendez-vous demain matin à dix heures au Musée avec tous les concernés ».

Rendez-vous fut pris avec les artistes.

Le lendemain à dix heures tout le monde était là, très excité, criant, vitupérant, gueulant, chantant avec djembés et balafons. Le Ministre arriva accompagné de quelques militaires quand même, on ne sait jamais...

Il demande à la foule de se taire et prie Italo et ses cadres de se présenter devant lui. Télivel prend le contrat.

« Bon alors, reprenons les termes du contrat que vous avez signé. S'il y a un problème avec Monsieur Kokelaere, nous demanderons alors aux autorités françaises de faire le nécessaire. Vous êtes bien d'accord. Vous l'avez lu et bien lu ce contrat, accepté et signé. D'accord ?

- (tous ensemble) Oui, Directeur !

- Premier point : avez-vous été payé selon la grille que vous avez signée ?

- Heu, oui, Directeur, on a été payé comme convenu.

- Au niveau des transports, comment ça s'est passé ? Vous avez été bien transportés ?

- Super Directeur, ils avaient mis trois grands bus tout neufs à notre disposition pour tous nos déplacements et un plus, un accompagnateur dans chaque bus. Pas de problème de transport. C'était très bien organisé.

- L'hébergement ? Vous avez été bien logés

- Oh Directeur, alors là, on a été bien logé. Chacun avait sa chambre personnelle avec une douche et une toilette. Il y avait même des serviettes avec du savon et tout ce qu'il faut pour se laver. Ah ça, Directeur, on a été drôlement bien logé.

- Bon et la nourriture. Très important la nourriture. Ils vous ont bien nourris, j'espère ?

- Ah Directeur, si vous aviez vu ça. Ils avaient même préparé des repas africains, comme à la maison et même souvent meilleur. On a bien mangé, vraiment bien mangé !

- Où est le problème alors ? Quelqu'un vous a manqué de respect, insulté ? Pourtant sur les images qu'on a vu à la télé, vous aviez l'air de bien vous amuser.

- Directeur, on a bien joué, on a bien représenté la Guinée. Personne ne nous a manqué de respect, au contraire. Les gens nous ont beaucoup félicités pour notre spectacle. Ils ont dit que la Guinée c'était super. Qu'on était les meilleurs du défilé.

- Mais alors quel est le problème avec Monsieur Kokelaere ? Vous avez été payés et bien payés. Vous avez été nourris, logés, transportés, respectés, tout et tout. Il a honoré le contrat à la lettre alors dites-nous quel est votre problème ? Grâce à lui la culture guinéenne a été vue dans le monde entier. Je veux savoir ? Silence et têtes baissées.

- Ah non, vous n'allez pas vous en sortir comme ça. Où est le problème. Vous allez me le dire ! Je veux savoir. Vous n'avez pas fait toute cette pagaille sans avoir un sérieux problème. Je ne comprends pas, expliquez-moi. »

Silence et têtes baissées.

« Alors ? J'attends... »

Et là, le Ministre explosa : « Mais c'est pas vrai. Vous, les artistes, vous êtes trop dangereux. Toute cette histoire pour rien. Vous êtes en train de me dire que ce Monsieur Kokelaere que vous vouliez jeter en prison a parfaitement respecté son contrat. Mais vous vous foutez de moi ou quoi ? C'est vous que je vais mettre en prison. Vous avez été payés royalement, je devrais vous demander cet argent rembourser ou de me donner ma part. Normalement cet argent revient à la Guinée. Vous participez à un événement extraordinaire, vous êtes traités comme des rois et vous n'êtes pas contents. Mais vous n'êtes jamais contents, vous les artistes. Toujours à faire la pagaille pour un oui ou pour un non. C'est impossible, des gens comme ça. Vous aimez trop les histoires et les faux problèmes. C'est toujours comme ça avec vous. Militaires, faites sortir ces gens de la cour et je ne veux plus entendre parler de cette affaire, je ne veux plus les voir. Je n'ai pas de temps à perdre avec ce genre de personnes. Ça suffit. Monsieur le Directeur, si un de ceux-là fait encore des histoires, vous le virez sur le champ. Compris ? Allez dehors... Foutez-moi le camp. C'est pas possible, les artistes... Retournons au Ministère. » et les militaires firent sortir la foule dépitée qui ne se souvenait déjà plus de la raison de sa venue.

Le soir même, Télivel m'appelait.

« Ça y est, c'est fini. Ils se sont dégonflés et n'ont surtout pas parlé de l'histoire de la lettre et de leur demande de location de costumes. Le Ministre les aurait emprisonnés. Tu peux venir en Guinée quand tu veux. Tout est arrangé. Tu peux oublier ce qui

s'est passé ! »

Je pris le premier avion pas très rassuré quand même et quelle ne fut pas ma surprise le lendemain matin de me retrouver au Musée avec les cadres des Ballets Africains que Téliwell avait convoqués. Ils furent très chaleureux : « François, comment vas-tu ? C'était super hein ? On a bien défilé ? Génial. » Bises et rebises...

Et Télivel me fit faire le tour de tous les services, accompagné de ceux qui quelques jours auparavant, voulaient me tuer. Histoire de lever toute ambiguïté... Quelle ne fut pas la tête des cadres de la Direction des Arts et de la Culture de me voir plaisanter avec ceux qui la veille, voulaient me coller au pilori et crié si fort.

Ainsi va la vie en Guinée. Tes ennemis d'un jour peuvent devenir tes amis du lendemain. Et vice versa... En attendant la prochaine tempête, qui n'est jamais très loin et leur imagination est infinie...

Pourquoi cette attitude ? C'est la « *génération débrouille* ». Il leur fallait tellement se débrouiller du temps de l'ancien régime, tellement intriguer pour obtenir le moindre avantage, tellement marcher sur les autres pour prendre leur place, que c'est devenu une seconde nature. Ils ont développé un sens de la survie qui leur fait perdre toute objectivité. Leurs réactions sont imprévisibles, incohérentes. L'artiste issu du ballet a vraiment une psychologie particulière qui a déteint sur le paysage artistique guinéen. Et puis, bien sûr, le manque d'éducation des artistes, quasiment illettrés, livrés très tôt à eux-mêmes et sous l'influence permanente de leurs aînés. Avec une réelle difficulté à se projeter dans l'avenir et à mesurer la conséquences de leurs actes. Ainsi va l'artiste national guinéen.

WANDEL

C'était déjà fin 87, Télivel me dit un jour :

« C'est bien joli ton projet avec les percussions mais je tiens absolument à ce que tu fasses quelque chose pour Wandel : Momo Wandel Soumah. Je vais lui demander de jouer un soir au Musée et ainsi tu le verras. »

Rendez-vous fut pris. Je vois arriver un gros bonhomme avec une voix grave et une présence incroyable. Un peu grande « gueule », marrant, sympa, chaleureux. Les musiciens viennent un par un en traînant la patte. Se demandant un peu ce qu'ils sont venus faire là. On installe une batterie, enfin un objet qui ressemble à une batterie mais pas de baguettes. Le batteur ne se formalise pas, s'éloigne et

revient quelques minutes après avec deux branches d'arbre qu'il taille... Wandel prend un sax alto dans un état invraisemblable. Les musiciens commencent à jouer un vague morceau de jazz, enfin quelque chose qui se veut ressembler à du jazz. Ils jouent n'importe quoi, faux, archi faux mais leurs instruments sont tellement pourris ; comment pourraient-ils jouer autrement ? Wandel avec sa grosse voix, imite Louis Armstrong... Je suis atterré ! Téliwell me regarde et me dit :
« Voilà Wandel, qu'est-ce que tu peux faire avec lui ?
- Comment ça, qu'est-ce que je peux faire avec lui ?
- Je sais pas moi, ça c'est ton boulot. Tu n'as qu'à monter un projet, ce n'est pas si compliqué.
- Mais quel projet ? Il ne sait pas jouer du sax et joue faux comme ce n'est pas possible.
- Ah bon, c'est à ce point là.
- Mais bien sûr que c'est à ce point là, c'est même pire. Que tu veuilles lui donner un coup de main, d'accord, mais il faut déjà qu'il apprenne à jouer.
- Et bien envoyons-le en stage en France !
- Pourquoi pas, on va demander au Conseiller culturel ce qu'il faut faire.»

Et voilà mon Wandel parti six mois en France au CIM, grande école de jazz de Paris.

Et puis un jour, à son retour, comment et pourquoi ? Wandel en faisant le pitre, se met à chanter et à jouer un morceau traditionnel guinéen sur son vieux sax Selmer que nous avons fait restaurer à Paris. Il joue du sax comme s'il parlait et ce qu'il chante est magnifique.

« Mais voilà, c'est ça que Wandel doit faire » - hurlai-je à Téliwell - surtout pas du jazz. Il doit faire de la musique traditionnelle qu'il arrange à sa façon.

- Ah bon, me dit Télivel, tu es sûr ?

- Mais bien sûr que c'est ça, il n'y a pas de doute.

- Et tu pourrais l'encadrer ?

- On peut toujours essayer. »

Wandel fut ravi de cette idée. Nous recrutâmes le gratin des musiciens qui pouvaient jouer avec lui.

Aly Sylla et Fatouabou Camara des Percussions de Guinée. Khali Camara du Ballet Djoliba au balafon. Sékou Kora, un ancien de Myriam Makéba. Diallo un jeune universitaire au bolon. Et les répétitions commencèrent. La musique était superbe. Wandel était un être très attachant mais fantasque, incontrôlable. Un peu du genre « *c'est le dernier qui parle qui a raison* ». Les prises de têtes

avec Sékou Kora et Ta'Khali étaient infinies. Seul, Fatouabou arrivait à le maîtriser quelque peu. Mais Wandel était génial. Un personnage hors du commun et très drôle. Toujours à dire une bêtise pour rigoler mais avec un sens de la communication quelque peu « particulier »... Il ne pouvait pas demander à un des musiciens de jouer quelque chose, sans lui hurler dessus et l'insulter. Ce qui donnait lieu à des palabres incessantes et des situations de blocage surréalistes. C'était du sport mais c'était tellement énorme, que ça devenait un jeu. On savait en allant à une répétition de Wandel, que ce ne serait pas une sinécure.

Quelquefois, quand il ne voulait plus rien entendre, il fallait faire intervenir Téliwell, qui avec la diplomatie et la psychologie qu'on lui connaît, arrivait toujours à remettre Wandel sur les rails. Wandel devenait alors un enfant que l'on grondait et c'était reparti pour un tour. Sacré Wandel. Quel bonhomme...

La musique était vraiment superbe, trop belle pour que nous la laissions en l'état. Je décidais d'emmener l'équipe à Paris dans un bon studio pour enregistrer un disque. C'était le tout premier disque que je produisais et il m'en coûta à l'époque, la somme invraisemblable de 150.000FF. Quand je vous disais que je n'étais pas raisonnable. Même carrément un peu fou et pourtant, ce disque, « Matchowé » est probablement la plus belle œuvre artistique que j'aie faite dans ma vie. Nous avons engagé Stéphane Larrat, un acousticien de talent pour nous faire un son, vrai, propre, intelligent. Et à l'époque, ce n'était pas si évident. Tout se passa à merveille jusqu'au moment où je dus, pour des raisons professionnelles, m'absenter une journée. Nous étions à la fin des séances de studio et je laissai au groupe les consignes de travail.

Ne jamais laisser un groupe guinéen seul. Maxime à écrire en gros sur les frontons de la « Guinéanité »... Le jour dit, le jour de mon absence, Wandel et les «vieux» ne veulent pas aller au studio. Ils ne veulent plus aller travailler. Pourquoi ? Ils sont fatigués... (refrain connu quand il faut trouver un alibi bidon).

Fatouabou les raisonne, leur explique que ce n'est pas possible, qu'il faut finir le disque. Rien à faire. Aly s'en mêle, leur crie dessus, rien à faire. Ils ne veulent pas aller bosser. Ah, oui, mais le problème, c'est que c'est Fatouabou qui leur prépare à manger et quand ils viennent taper à sa porte pour se restaurer, Abou leur dit :

« Je ne donne pas à manger à des gens qui ne travaillent pas ! »

Les « vieux » tambourinent, menacent d'enfoncer la porte, hurlent mais rien n'y fait. Abou ne cède pas. Pas de travail, pas de nourriture. Et cette délicieuse odeur de mafé qui monte dans tout l'appartement.

« Pitié Khouya (jeune frère), on a faim ».

Et toute la nourriture est dans la chambre qu'occupe Abou... Les vieux ne mangèrent pas ce jour là, si ce n'est un petit sandwich acheté dans la rue, autrement dit, rien ! Le lendemain matin, même histoire. Les vieux viennent taper à la porte d'Abou :

« Est-ce que vous êtes prêts à aller travailler ce matin ? »

- Oui, oui, on va travailler, ouvre-nous, on a faim.

- Est-ce que vous jurez sur le Coran que vous allez travailler ?

- Mais oui, on jure, allez ouvrir. C'est notre disque d'ailleurs, on va quand même pas le saboter...

- Entrez, ça tombe bien, j'ai préparé un bon plat ce matin. »

Et ils se jettent sur la nourriture avec mon Abou complètement désabusé.

J'arrive au studio en fin de matinée, l'ambiance est joviale. Je dis à Abou :

« Alors, vous avez bien bossé hier ? »

Il me répond : « Je te raconterai plus tard mais ces gens, sont dangereux... »

Quelques jours après, le moment du retour en Guinée était venu. Je me gare avec le mini-bus qui doit les ramener à l'aéroport. Les artistes descendent avec leurs bagages, pas de Wandel. Je demande à Abou d'aller le chercher et Wandel arrive en maugréant.

« N'Tara, qu'est-ce qui se passe ? »

- Je ne rentre pas.

- Comment ça, tu ne rentres pas.

- Je veux rester ici quelques semaines de plus avec des amis. »

Les bras m'en tombent.

« Mais Wandel ce n'est pas possible. Ton visa s'arrête dans deux jours ainsi que ton billet d'avion. Comment tu rentreras ? Tu seras dans la clandestinité. Tu ne peux pas faire ça. Les gens comptent sur toi. Télivel compte sur toi. On t'a envoyé en stage au CIM, on a monté ton groupe, payé ton disque, payé tout et tout et maintenant, ce que tu trouves à dire c'est - *je ne rentre pas* -. Mais ça ne va pas dans ta tête ? Pas toi Wandel, tu ne peux pas faire ça. Tu n'es pas un petit artiste - *bana bana* - qui fuit à la première occasion, tu auras cent fois l'occasion de revenir mais maintenant, tu rentres avec tout le groupe. C'est quand même toi le chef de ce groupe, tu dois montrer l'exemple. »

Les artistes se mirent à le sermonner et après mille et une tergiversations, il céda et rentra. Ouf... Sacré Wandel.

Wandel fit quelques festivals où il se fit remarquer par son originalité, sa personnalité et la qualité de la musique de son groupe.

Ce qui ne laissa pas indifférent mon bon ami Rikki Stein qui s'empressa de lui glisser qu'il allait s'occuper de lui et lui fit miroiter

de belles et nombreuses tournées internationales.

Wandel me signifia aussitôt qu'il ne travaillait plus avec moi sans autre formalité. J'étais bien content de ne plus avoir à porter ses sautes d'humeurs imprévisibles et je vécus cela comme un soulagement.

Les mois passèrent et « les belles et nombreuses tournées internationales » se soldèrent par une petite tournée de quinze jours et Wandel commença à trouver le temps long. Il revint vers moi comme si de rien n'était :

« François, il faut travailler avec moi, c'est toi qui m'as découvert, c'est toi qui connaît, il faut me faire tourner. Avec Rikki ça ne donne rien.

- Mais mon cher Wandel, tu m'as jeté comme un mouchoir usagé, en ne voyant que ton intérêt immédiat et maintenant que tu vois que ça ne marche pas avec Rikki, tu reviens vers moi. Mais tu rêves, mon gars. Ici, en Guinée, je suis étranger. Simple visa de touriste. Vous avez tous les droits sur moi. Vous pouvez me prendre ou me jeter comme vous voulez. Mais moi j'ai un seul droit, celui de choisir les gens avec qui je travaille. J'ai tout fait pour toi. On t'a envoyé étudier en France, j'ai dépensé des sommes incroyables pour faire ton disque et tu m'as jeté sans autre forme de procès, sans même me demander mon avis. Et bien mon cher Wandel, N'Tara (grand frère) maintenant tu te débrouilles avec ton Rikki ou avec qui tu veux mais ce sera sans moi. De toutes façons, si je retravaillais avec toi, le premier qui passerait dans mon dos te faire miroiter n'importe quoi, tu partirais aussitôt avec lui, alors...

- Ah François, tu me connais, je suis comme ça mais au fond je t'aime bien...

- Ce n'est pas la question Wandel, moi aussi je t'aime bien, mais il y a des limites. » Et je me barrai en claquant la porte... Exit Wandel ! L'important en Guinée, c'est de savoir quand il faut s'arrêter.



FUNESTE ANNÉE 1995

Et puis vint cette fameuse année 1995, l'année de tous les dangers... Elle avait très mal commencé. En Janvier, je vins en Guinée pour répéter avec le groupe dans l'idée de monter de nouvelles pièces et préparer la tournée suivante après en avoir informé en long et en large les artistes.

Première répétition, manque Lamine ? Personne ne sait où il est ! Nous passons dans sa famille à Matam (nous répétions alors juste à côté de chez lui, à la Maison des Jeunes). Ses parents furent assez vagues : « Il n'est pas là, mais il revient. »

Ils avaient manifestement reçu la consigne de ne rien dire. Les jours passent, pas de Lamine. Nous apprenons par des amis qu'il est parti à Boké, en province, encadrer un stage de percussions avec son "parent" Alphonse. C'est sûr qu'organiser un stage avec l'un des membres des Percussions de Guinée, ça claque. Puis, c'est au tour de Noumoudy de nous informer qu'il a des stagiaires allemands et qu'il ne peut pas venir à la répétition. Il négocie mais je sens un sacré malaise car c'était la première fois que je rencontrais ce type de comportement. Impossible de répéter.

Les jours passent, toujours rien.

Quelques jours avant mon départ, je fais convoquer les artistes à la direction nationale de la culture avec Téliwell et Saïdou son adjoint de l'époque, aujourd'hui directeur. Lamine est d'emblée très agressif au point que Saïdou et Téliwell sont obligés de le remettre sérieusement à sa place. Nous sommes tous étonnés de son attitude et cela ne présage rien de bon. Il ne s'est jamais comporté ainsi. Que se passe-t-il ? Noumoudy arrive en France un peu avant les artistes pour faire un stage à Lyon avec les élèves de Nasser Saïdani. Dès son arrivée, Nasser m'appelle. Noumoudy n'est pas bien, il est malade alors que je l'avais laissé quelques jours plus tôt à Conakry en apparence bonne santé. Son état se dégrade très vite et Nasser est obligé de le faire hospitaliser. Les médecins sont perplexes et réservent leur diagnostic. Noumoudy est de plus en plus mal. Nasser est formidable, il va le voir régulièrement et le suit auprès du personnel hospitalier.

Parallèlement la tournée commence, sans Noumoudy et les artistes assurent à six. Je les informe que Noumoudy est gravement malade, au début, ils sont concernés puis semblent s'en désintéresser quelque peu. En remontant sur Paris, nous allons le saluer à l'hôpital de Lyon.

Et la nouvelle tombe : Noumoudy est atteint d'un lymphome foudroyant. Le genre de maladie qui vous liquéfie un bonhomme en quelques semaines... Coup de massue. Noumoudy, pas lui, pas notre copain N'Koro Noumoudy, il doit y avoir une erreur ou alors il doit être possible de le soigner...

Le grand professeur de Lyon que je rencontre ne me laisse aucun espoir. Il propose une chimiothérapie " pour le principe ", en me sous-entendant qu'il n'y a aucune chance et qu'il n'a jamais vu personne en revenir : " C'est l'affaire de quelques semaines voir au maximum un mois ou deux. "

Coup de bambou...

La tournée se termine, je suis à cran. Juste avant le départ, je paie les artistes au tarif de l'ancienne tournée, c'est-à-dire un peu moins cher. Ils gueulent pour savoir pourquoi je fais ça.

“ Parce que nous n'avons pas pu répéter au mois de Janvier et que j'ai dépensé inutilement mon billet d'avion, mon séjour et mes frais et que vous vous comportez comme des gamins. ”

Erreur fatale ! On ne joue pas avec l'argent d'un guinéen surtout s'il s'agit d'un problème du passé. On utilise la situation passée pour gérer l'avenir. On ne met jamais les gens devant le fait accompli au risque de provoquer des réactions passionnelles ingérables, ce qui fut le cas. Je n'apprends cette nuance que beaucoup plus tard. Comme par hasard le plus virulent fut Lamine ; tiens, tiens, justement celui qui était à l'origine du problème de répétition avortée. Autre détail qui m'avait surpris, il avait fait une longue interview pour un journal hollandais pendant la tournée sans jamais avoir cité mon nom, ce qu'il n'aurait jamais fait quelques mois auparavant. Il y avait anguille sous roche, il mijotait quelque chose. Peut-être était-il déjà au courant de ce qui allait se passer ensuite ?

Nous nous engueulons. Des mots sont dits. Je les envoie paître.

“ Si c'est comme ça, alors que Noumoudy est hospitalisé et que vous ne respectez pas votre travail, moi j'arrête... vous n'avez qu'à vous débrouiller sans moi. ”

El Hadj, présent sur cette tournée, essaie de calmer le jeu. Non, la seule chose qui préoccupe les artistes ce n'est pas que nous allons perdre Noumoudy, ce n'est pas que le groupe ne répète plus en Guinée, ce n'est pas que le groupe soit mis en péril par ces deux circonstances, c'est seulement le fait que le petit blanc ait osé faire acte d'autorité sur eux et de façon frontale avec ça.

Sur la forme, ils avaient raison. Après sept ans de Guinée, je n'avais pas encore tout compris dans le comportement réactionnel d'un artiste issu des ballets nationaux et j'étais fragilisé par l'annonce de la mort prévisible d'un proche. Eux, ça n'avait pas l'air de les déstabiliser beaucoup. Il est vrai qu'en Guinée, la mort de ses proches fait hélas partie du quotidien, tant elle est fréquente et je suppose quelque peu, que la mort de Noumoudy laissait une place de leadership qui leur allait bien. Aujourd'hui, je m'y prendrais autrement et j'ai depuis géré avec Wofa des situations aussi tendues sans perdre mon sang froid.

Sur le fond, ils furent lamentables comme ils savent désespérément l'être quand ils pensent que leurs intérêts immédiats sont compromis, mes bons amis guinéens.

Quant à moi, je n'ai pas été beaucoup plus brillant non plus...

Comble de circonstances malheureuses (mais est-ce vraiment un hasard ?), entre temps, les données avaient changé en Guinée. Télivel restait Directeur de la Culture mais rattaché à l'Enseignement supérieur alors que les arts allaient quant à eux, à la Jeunesse. Les artistes étaient dorénavant sous l'autorité d'un nommé Siba Fasou, qui sut utiliser l'influence auprès de la présidence d'une de ses proches pour se faire nommer Directeur National des Arts.

Siba Fasou, le charmant Siba. Télivel lui avait donné la responsabilité du théâtre national, après l'avoir rapatrié du Sénégal où il était en perdition. La petite histoire soulignera que c'est avec le dividende des tournées des Percussions de Guinée que la Direction Nationale de la Culture avait payé son billet d'avion de retour.

Le bonhomme prend ses fonctions en disant au personnel de l'ancienne DNC :

“ La mafia Télivel-François, c'est fini maintenant, le patron, c'est moi...” (ça calme...) Ambiance. On imagine ce que ça peut vouloir dire en Afrique.

Comme la mémoire de certains est courte !

Évidemment, Koungbanan et Lamine rappliquent dans son bureau, forts de l'absence de Noumoudy qui était en train de mourir dans un hôpital de Lyon, et lui font allégeance. Normal, quand le pouvoir change, les hommes ont une capacité extraordinaire à retourner leur veste sans aucun état d'âme, sans aucun scrupule et sans la moindre honte. En Guinée, cette mode vestimentaire est une habitude des plus répandues comme dans tous les pays du monde bien sûr, mais quand même, avec une grande propension à la démultiplier à la mode africaine...

Les semaines passent et l'état de Noumoudy s'aggrave selon les prévisions du professeur. Il me convoque et m'informe qu'il n'en a plus que pour quelques jours ou une semaine ou deux.

Que faut-il faire ? Qu'il décède à Lyon loin de sa famille ou faut-il le rapatrier en Guinée afin qu'il s'éteigne auprès de ses proches et qu'ils puissent faire le deuil ? Le choix est vite fait. Il faut absolument qu'il rentre en Guinée, que sa famille se fasse à l'idée de sa disparition et qu'elle puisse faire les rituels de passage. Nous le faisons rapatrier accompagné d'un médecin. Quinze jours après, Noumoudy Keïta rejoignait ses ancêtres au paradis des djembé fola.

Quelques mois après, je reviens en Guinée, histoire de prendre la température du nouveau pouvoir. Je suis convoqué à la direction

nationale des arts. Siba Fasou m'y attend avec qui, je vous le donne en mille : Lamine Soumah et Koungbanan Condé. Tiens, où sont les autres ?

Siba commence : " Ça ne va pas du tout, les artistes se plaignent de vous.

- Tiens, ils ne se sont jamais plaint en sept ans de travail et tout d'un coup, ça ne va plus. Étrange... j'aimerais savoir pourquoi. » répondis-je.

Et savez-vous ce que nos deux bonshommes me reprochent ? Pas d'être un mauvais directeur artistique, le monde entier apprécie l'Ensemble National des Percussions de Guinée. Pas d'être un escroc, ils ont gagné plus d'argent en sept ans que durant toute leur vie. Pas de les avoir payé moins lors de la dernière tournée, il faudrait reparler des absences mais de les avoir emmenés au restaurant midi et soir pendant les tournées au lieu de leur donner un défraiement nourriture... Voilà le travail, huit ans d'un boulot immense doublé d'un résultat incroyable et deux bonshommes, misérables de médiocrité, rattrapés par le manque de formation insensé des ballets nationaux, manipulés comme des enfants par le premier nommé venu de nulle part, qui me reprochent de les avoir traités comme les princes qu'ils étaient, de les avoir logés dans de bons hôtels, de leur avoir donné des conditions de tournées décentes, de les avoir payés comme des rois. Comme si, au moment où je les accompagnais sur les tournées, j'aurais pu aller manger seul dans un restaurant et les laisser dans le bus avec leur sac plastique et leurs hamburgers froids ? C'est ça qu'ils voulaient pour économiser quelques sous et ramener un magnétoscope de plus, aussitôt grillé à la première saute de tension ? Bien sûr que c'est ça... Ce côté gagnet-petit désespérant des artistes du tiers-monde qui sont prêts à s'asseoir sur leur dignité pour économiser ou gagner quelques francs. J'avais une autre image des Percussions de Guinée, je voulais que partout où nous passions, les gens voient que nous n'étions pas un groupe comme les autres. Nous étions l'Ensemble National du premier pays de percussions d'Afrique, le fleuron du gratin des artistes nationaux guinéens et nous étions ceux-là, la classe, en apparence car chassez le naturel, il revient au galop...

El Hadj Djéli Sory Kouyaté m'a dit un jour : " Fais attention avec tes gens car si tu prends un crapaud et que tu le mets en haut de l'arbre bien au sec, dès que tu auras le dos tourné, il redescendra chercher la vase ! " Dieu qu'il avait raison... Donc j'explique tout ça au nouveau directeur, mais je sens qu'il y a autre chose. Koungbanan n'est pas très à l'aise, il sait parfaitement qu'il joue la carte de Siba contre moi pour obtenir plus de pouvoir. Lamine, quant à lui a l'arrogance de ceux qui sont sûrs de leur coup (tu parles, il sera le grand perdant de l'affaire car Koungbanan sera nommé directeur

artistique - comme s'il était capable d'en assumer les fonctions - et Lamine, responsable administratif, c'est-à-dire rien et le groupe reviendra ainsi aux mains des Malinkés).

Et le directeur, le fameux Siba, nom qui fait aujourd'hui sourire ceux qui l'ont approché dans cette fonction (il aurait tellement mieux fait de rester un créateur de théâtre où il n'était pas si mauvais mais l'appât du pouvoir...), me fait comprendre que la rencontre est terminée et que nous devons nous revoir. En sortant de cette réunion et devant l'attitude des deux lascars, je savais que mon histoire avec les Percussions de Guinée était finie.



LE GRAND FÉTICHEUR

Quelques jours plus tard, Siba Fasou me reconvoquait. Il commença par quelque chose du genre :

" Maintenant le nouveau patron, c'est moi, tu dois bien le comprendre, ce n'est plus Télivel. "

C'est lui qui n'avait rien compris au film. Ma relation avec Télivel n'était pas intéressée mais amicale, fraternelle et bien davantage. Tout le secret est là, si secret il y a ! Nous n'avions pas passé toutes ces années à bourlinguer ensemble, à lutter pour que la culture guinéenne ne sombre pas avec les affres de la nouvelle ère, à préserver ce qu'il était encore possible de garder, à accompagner ceux qui irrémédiablement n'auraient pas les moyens psychologiques et intellectuels de se remettre en question, pour que le premier opportuniste venu fasse en sorte que je lui tourne le dos ! Les ballets nationaux m'avaient tout appris, mais j'étais un piètre élève dans la manière indécente de se compromettre avec le premier venu, sous prétexte qu'il a un embryon de pouvoir. Quand on sait que le pouvoir en Guinée est toujours très éphémère, on reste calme...

" Il va falloir qu'on s'entende. " me dit-il.

Je fais mine de ne pas comprendre.

" Eh bien oui, le nouveau chef, c'est moi, ce n'est plus Télivel. "

Mon silence lui signifie : " Et alors ? "

Voyant l'absence de réaction de ma part, il embraie :

" De toutes façons, je ne te demande rien (tu parles), je suis trop cher pour toi... ah, ah, ah."

Qu'est-ce que ça veut dire - *trop cher pour toi* - qu'en dessous d'un certain prix, cela ne l'intéresse pas de racketter les gens ?

" Ah, ça tombe bien, car je n'ai jamais rien donné à Télivel donc comme ça, on va continuer comme avant ! " lui répliquai-je avec

un grand sourire.

Il me regarde avec un air mi-surpris, mi-méchant. Surpris que je ne joue pas le jeu alors qu'il a le pouvoir. Surpris que je ne le craigne pas. Méchant de croire que je m'oppose à lui et que je veux en découdre. Crétin tout court de voir son pouvoir nié de la sorte par le premier petit blanc venu !

Alors il prend un ton plus dur.

“ Bon, les temps ont changé, nous allons revoir ton contrat avec les Percussions de Guinée.

- Pas de problème, il faut d'abord que la Direction Nationale de la Culture (la DNC), c'est-à-dire Monsieur Diallo (Télivel) le dénonce ou alors qu'un décret officiel signifie que ce n'est plus la DNC qui est habilitée à négocier avec moi mais la nouvelle Direction Nationale des Arts dont vous êtes le directeur.

- C'est ça, pas de problème ” dit-il avec l'air dubitatif de celui qui se demande si c'est joué d'avance et qui évalue dans sa tête si ses relations sont assez puissantes. Cela veut dire en clair qu'il faut dessaisir Télivel du projet mais il a encore beaucoup de soutien auprès de membres influents du gouvernement qui connaissent sa valeur. Pas bon... (j'attends toujours cette lettre qui dénonce le contrat de ma société Wongaï Productions avec la DNC, elle n'est jamais venue...)

À la suite de cette entrevue, je les ignore. Je mets toutes mes billes sur mon petit groupe privé Wofa. Percussions de Guinée ne veut plus de moi, pas de problème, la nouvelle DNA ne veut pas s'entendre avec moi, pas de problème, je vais mettre ma compétence au service d'un autre projet et on verra. Après tout, ils peuvent très bien se débrouiller tout seuls. Le groupe est en parfait état de marche. Ils n'ont qu'à remplacer Noumoudy. Ce n'est pas “ *Percussions de François mais bien Percussions de Guinée !* ” comme ils me l'ont si bien dit, donc s'ils sont si malins, qu'ils le prouvent, après tout, ils savent parfaitement comment nous avons travaillé pendant ces sept années.

Il suffit qu'ils gardent le même programme et le groupe tournera encore pendant vingt ans. Regardez les Tambours du Burundi.

J'effectue plusieurs voyages en Guinée sans les rencontrer. J'apprends que la tension monte. Ils commencent à délirer et ne supportent pas que je n'entre pas dans leur jeu. Plus je les ignore et plus ils me courent après.

Voyant qu'ils ne peuvent pas m'atteindre (à un certain niveau ma relation avec Télivel me protège, ils doivent quand même faire attention), ils attaquent Fatouabou dont tout le monde connaît la relation amicale que nous entretenons depuis longtemps. Ils le somment de prendre position contre moi. Il refuse.

“ Tout ce que vous racontez sur François est entièrement faux et vous le savez très bien. Vous êtes des lâches et des menteurs.” leur dit-il impérial devant Siba. Faut oser, quand même...

Abou refuse de rejoindre le groupe et retourne au Ballet Djoliba. Ils le menacent. Ils font le tour des familles, montent tout le monde contre lui; il ne bronche pas et ne change pas de position. Il les méprise, il les affronte avec une force de caractère peu commune. Ne pouvant pas nous atteindre Télivel et moi, ils essaient de faire pression sur nos amis. A court d'argument, ils lui enlèvent son salaire d'artiste national, précédent historique. Personne n'avait encore osé aller aussi loin avec un artiste, un père de famille nombreuse (très nombreuse...), d'autant plus quand il a passé sa vie au service des ensembles nationaux. Nos chers amis des Percussions de Guinée l'ont fait avec la complicité du brillant Siba Fasou.

En Guinée, le lamentable n'a pas de limite et nous touchions le fond de la bêtise humaine.

Abou ne s'en formalise pas et plutôt que de les affronter, ce qu'il aurait pu faire aisément, il les ignore lui aussi.

“ Bientôt, vous pleurez pour que François retravaille avec vous mais il sera trop tard ! » leur dit-il sentencieux.

Puis, vint une longue période où je n'allais plus en Guinée. Wofa effectuait quelques tournées sporadiques en Europe et le groupe était suffisamment autonome pour s'autogérer. Privés, ils n'avaient pas la lourdeur administrative des ensembles nationaux.

Bien sûr, Koungbanan Condé essayait bien de leur poser des problèmes par le biais de la DNA, allant jusqu'à tenter de les bloquer à l'aéroport avec quelques gendarmes soudoyés lors d'une tournée mais le groupe était solide et adoptait un profil bas afin d'éviter la surenchère d'agression. Koungbanan reprit le tour des familles de Wofa cette fois-ci pour les dissuader de travailler avec le petit blanc. Paradoxalement, ces artistes issus des quartiers populaires de Conakry s'avérèrent psychologiquement beaucoup moins fragiles que les vieux crocodiles pervertis au complot incessant des ballets nationaux. Et puis la loi du ventre...

En 98, je revins en Guinée toujours sans aller saluer la DNA qui apprit par l'un de ses sbires ma présence. Siba me fit passer un mot dans lequel il me signifiait « *son désir de me voir* ». Tiens je n'étais pas convoqué, mais “ *ma présence était souhaitée* ”. J'appréhendais quelque peu cette rencontre et je craignais de perdre mon sang froid. Je m'en confiai à Télivel qui sourit.

“ Ne te formalise pas - me dit-il - ce n'est rien à côté de ce que tu as déjà vécu en Guinée. Il ne peut rien contre toi, l'histoire parle

pour nous. S'il pouvait quelque chose, ça fait longtemps qu'il l'aurait fait. Joue avec lui. Dès qu'il te pose une question, tu ne réponds pas, tu te contentes de lui raconter l'histoire ; cette histoire des artistes guinéens qu'il ne connaît pas car il n'était pas là. Il était ou à Abidjan ou à Dakar. Perturbe-le, qu'il ne comprenne plus rien, qu'il se rende compte par lui-même qu'il a tout faux et qu'il n'a rien compris au film, amuse-toi... - dit-il avec un grand éclat de rire - Prends-le comme un jeu. Siba fera un an ou deux et un autre le remplacera (il ne savait pas que cet autre, ce serait tout simplement lui, Télivel, l'incontournable Monsieur Culture de la Guinée au bout de deux ans où la culture

et les arts seraient enfin rattachés...).

L'heure du fameux rendez-vous arriva.

« Bonjour, François, comment vas-tu ? Mais qu'est-ce qu'il y a ?

J'apprends que tu es en Guinée et que tu ne viens pas me saluer ?

(quelle convivialité !)

- Oh, tu sais, je suis un artiste, je travaille beaucoup et ma place est à la salle de répétition, pas dans les couloirs du ministère alors je n'ai pas vraiment le temps de venir te saluer !

- Oui, bien sûr, mais tu peux quand même venir me dire bonjour. Alors quel problème as-tu avec les Percussions de Guinée ?

- Mais je n'en ai aucun. Les artistes ne veulent plus travailler avec moi et je n'ai toujours pas reçu de nouvelle proposition de contrat.

- Alors là, il s'agit d'un simple malentendu que nous allons arranger tout de suite. Les artistes ne demandent qu'à travailler avec toi, tout le monde sait que c'est toi qui as créé les Percussions de Guinée, ce groupe est « ton enfant », tu ne peux pas arrêter comme ça. » dit-il avec une démagogie pitoyable

« Eh bien, pas de problème, faites-moi une proposition de contrat et je l'étudierai. »

Je l'attends toujours car Siba a toujours cru, qu'il pourrait se substituer à moi et devenir le patron du groupe. Il l'était officiellement, mais les choses ne sont pas si simples. On ne fait pas table rase de sept années de travail comme ça, d'un revers de manche ou alors on a les compétences objectives et les réseaux pour le faire.

Ils ont toujours été persuadés que j'ai fait obstruction à la diffusion du groupe, que j'ai « bloqué » les Percussions de Guinée après 95. Mais je n'ai jamais eu besoin de le faire et pourquoi aurais-je perdu mon temps et mon énergie à ce petit jeu ? Comment le père peut-il assassiner « son enfant » ? (tiens, ça sonne comme un proverbe africain). Quand les tourneurs ou les producteurs de métier donc raisonnables et expérimentés, ont su que je ne travaillais plus avec le groupe, je n'ai absolument pas eu besoin de faire de commentaires. Si tout d'un coup le groupe s'était passé de mes services alors que la

profession nous avait vus ensemble pendant sept années de tournées, qu'elle savait que je l'avais créé et que je le dirigeais sans aucun problème, que ce groupe n'avait jamais annulé un spectacle ou une tournée, qu'il était un des groupes africains les plus fiables du marché, il était quand même normal qu'elle se pose quelques questions ! Aucun d'entre eux n'a voulu prendre le risque d'engager des gens devenus peu sûrs. Notre métier est intraitable et tout se sait. Le seul commentaire que j'ai eu à faire était :

« *Je ne travaille plus avec les Percussions de Guinée...* » et personne n'a pris le risque de continuer avec eux. Le seul qui est tombé dans le panneau est le fameux Mamoudou Condé ; un idéaliste guinéo-américain qui ne s'est pas vraiment remis du paradoxe marxocapitaliste et qui avec un discours lénifiant de libérateur des années 60, a fait exactement l'erreur qu'il ne fallait pas faire, à savoir, transformer les Percussions de Guinée en un ballet « ordinaire » de plus. Il avait simplement à reprendre le spectacle tel qu'il était en 95 avec sept batteurs, avec les mêmes mises en scène et scénographies, les miennes, et le groupe redécollait au niveau international. Il n'avait simplement qu'à perpétuer l'histoire. Au lieu de ça, il a mis autour du groupe des cadres des ballets nationaux, qui se sont empressés de faire un spectacle banal, avec tous les poncifs du genre et l'Ensemble National des Percussions de Guinée est devenu « commun »... Il eut même l'élégance d'oublier de nous nommer, Noumoudy, Fatouabou et moi, dans sa présentation du groupe sans que ni Koungbanan, ni Lamine, n'y trouvent à redire. Comme si d'occulter la période de 87 à 95 allait apporter quelque chose à leur notoriété ? On ne refait pas l'histoire et n'importe quel Guinéen un peu malin le sait. Pas eux...

Mais revenons à cet entretien avec Siba car la fin est cocasse. À chaque fois qu'il me posait une question, j'adoptais la stratégie de Télivel : répondre ailleurs et lui raconter l'histoire de cette culture guinéenne à laquelle il n'avait pas eu accès pendant dix ans. Siba, était perdu. Plus il me posait des questions et plus je lui faisais comprendre qu'il était largué, plus il essayait de me coincer et plus il comprenait que j'avais de sacrés appuis et qu'il faudrait qu'il frappe ou très fort, au niveau de la présidence, ou très bas, pour m'atteindre.

Perturbé, il me propose un café car il avait dans son bureau un de ces appareils à pression qui font un très bon café italien quand ils sont bien utilisés.

« Avec plaisir ! » lui répondis-je. Et la comédie continua. Siba était de plus en plus déstabilisé. Il en oublia d'appuyer sur le petit bouton qui fait couler l'eau et celle-ci resta en pression. Imaginez ce qui arriva quand il se leva une nouvelle fois pour prendre le café. La machine lui explosa et éclaboussa le plafond. Par miracle, il ne

prit pas le jet de vapeur sur le visage. Il se recula et me regarda avec un air atterré. Sa secrétaire accourut :

« Directeur, directeur, qu'est-ce qu'il y a ?

- Rien, rien... le café a explosé. » lui répondit-il abasourdi. Assis sur le célèbre canapé de son bureau, je le regardais d'un air désabusé l'air de dire : « Eh oui! ». Que put-il alors passer dans la tête d'un forestier, convaincu de féticherie, à ce moment délicat où le petit blanc lui avait lancé un sérieux avertissement caféiné ?

« *Si tu me cherches trop Tonton Siba, fais attention de ne pas me trouver sur un terrain auquel tu ne t'attends pas. Nous avons aussi nos secrets nous les petits blancs, dis !* » (à dire avec l'accent africain). «

Toujours est-il que cette scène mit fin à l'entretien et je crois bien n'avoir jamais revu le sémillant Siba Fasou. Quelques mois plus tard, le ministre changeait et la Direction des Arts était rattachée à la DNC et Télivel retrouvait son bureau et ses prérogatives. Ainsi vont les choses en Guinée... Grand est le pouvoir de la magie !



LES ANNÉES WOFA

Depuis quelques années déjà, je travaillais avec Morciré Camara et son groupe de Matam. J'avais rencontré « Tempo Rythmique » lors d'un spectacle à la salle communale et avais été très impressionné par leur pièce avec les Wassakhoumbas, sistres faits de rondelles de calebasse que l'on utilise lors des cérémonies de circoncision. Morciré avait un charisme naturel et une capacité à diriger ses gens. Il était beaucoup plus facile de travailler avec lui qu'avec les Percussions de Guinée. Pour moi cela avait plusieurs avantages. D'abord, c'était passionnant car beaucoup plus tranquille qu'avec les dinosaures des ballets nationaux et de plus, cela constituait un véritable contre-pouvoir par rapport au Percussions. Si grand, que le groupe de Morciré devenu Wassa, commença à tourner et à faire de l'ombre aux Percussions. Il était indispensable et déterminant que les gens des Percussion sachent que je pouvais aussi travailler avec d'autres et avoir autant de succès qu'avec eux. Cela les mettait dans une position de concurrence très intéressante. Au même titre qu'il fallut aller chercher Rikki Stein pour neutraliser les Ballets Africains en les faisant tourner, il me fallait à tout prix équilibrer ma relation avec les Percussions de Guinée.

Puis des problèmes survinrent entre Morciré et son groupe.

Sûrement des problèmes d'argent mal réparti, des abus de pouvoir. C'est le plus souvent autour des problèmes d'argent que les choses coïncent en Guinée. Toujours est-il que le groupe se désolidarisa de son directeur. Les mois passèrent et pas moyen de les réconcilier. Les artistes vinrent me voir en me demandant de continuer avec eux mais sans Morciré. Je leur répondis que ce n'était pas possible sans l'autorisation de ce dernier.

Contre toute attente, après une longue période sans travail, Morciré accepta. Il garderait le nom de Wassa et je pouvais continuer à travailler avec le nouveau groupe que j'appelais Wofa. Morciré eut la classe sur ce coup là car il aurait très bien pu bloquer ses artistes. Je n'ai toujours pas compris pourquoi il a accepté. Mais il y a tellement de choses que l'on ne comprendra jamais en Guinée.

Alors, nous commençâmes à travailler avec Wofa et ce fut encore plus intéressant. Du fait que les artistes étaient venus me chercher, du fait aussi que je sois seul avec eux, les choses prirent forme très rapidement et même si les artistes n'avaient pas tous un niveau égal, il était enfin possible d'explorer des choses nouvelles. C'était un véritable laboratoire artistique. Et puis le fait qu'ils soient tous Soussou me convenait bien. J'ai toujours adoré cette ethnie. La pagaille permanente, les cris, les « parlars fort », les gueulantes, les coups parfois, aussitôt donnés, aussitôt oubliés. Cette faculté insouciance d'être toujours de bonne humeur. Cette capacité infernale à ne pas se projeter dans l'avenir, à vivre dans l'instant.

Cette incroyable chaleur humaine. Travailler avec des Soussou constitue une gageure certes mais quel bonheur, quel pied, quand on connaît un peu les codes. Bosser avec Wofa reste parmi les meilleurs moments que j'ai vécus en Guinée. Quoi de plus valorisant que de voir et d'entendre les artistes applaudir et venir me féliciter lors de la création d'une pièce en répétition. Les danseuses se rouler par terre de plaisir après la création d'une chorégraphie. Le « plaisir ». Nous avons réellement plaisir à bosser ensemble. Jamais de problème de retard; les artistes étaient là, présents, disciplinés, agréables. Et nous répétions à Gbessia devant une centaine de gamins non scolarisés du quartier qui ne pipaient pas mot. On pouvait entendre les mouches voler quand Wofa répétait. Quel pied ! Et les gamins applaudissaient et hurlaient à tue tête à la fin de chaque pièce. Sans parler des hurlements de rire quand l'un des artistes se trompait. C'était formidable.

Jamais je n'ai eu le moindre mot de remerciement,

d'encouragement, un élan de gentillesse des Percussions de Guinée (sauf avec Fatouabou, bien sûr). Tout leur était dû. Avec Wofa, c'était tout le contraire.

Et puis il y eut l'affaire de Solo et de Bakary à Niort, que nous avons pris « *la main dans le sac* ». Nous en resterons là au niveau de la précision des faits car il n'y a pas encore tout à fait prescription.

Toujours est-il que c'était la troisième fois que nous constatons confondre.

Alors, que fait un guinéen quand il se sent menacé, il attaque. C'est « culturel »... Le lendemain. Grève générale. Solo après avoir bien manipulé ses collègues me dit :

« On ne veut pas répéter. » et tout le monde acquiesce. Tiens, tiens, tiens ? Cela me rappelait de bons vieux souvenirs de la Marseillaise de Jean-Paul Goude. Comment allais-je gérer cette situation cette fois-ci ? Je convoque l'équipe :

« Alors, que se passe-t-il ?

- On est trop fatigué, on veut rentrer en Guinée. On n'ira pas au festival du Danemark. (on dirait du Wandel...)

- Fatigué ? Mais cela fait quinze jours que vous êtes à Niort sans

- Bon sors de la pièce, on va discuter. » Je me croyais en 89 avec les péripéties de La Marseillaise mais cette fois ci, quelle allait être l'issue de cette nouvelle histoire guinéenne ?

Ils m'appellent et Solo prend la parole (il faut toujours un meneur dans une histoire comme celle là) :

« Bon, pour te faire plaisir, on a décidé d'aller au Danemark (...) Allons à la répétition... »

La tournée se passa bien mais il va sans dire que dès leur retour à Conakry, les deux lascars étaient virés du groupe. Quant aux autres qui avaient participé à la rébellion, ils vinrent s'excuser, pitoyables en me disant qu'ils ne pouvaient pas aller à l'encontre de la décision de leurs frères.

Mais l'affaire n'en resta pas là. Par mesure de sécurité, Wofa alla répéter à l'Alliance Française car nous nous méfions de nos deux amis. Les deux compères déboulèrent un jour extrêmement agressifs et il fallut l'intervention ferme et décidée du directeur de l'Alliance, Ghislain Mérat et la menace d'appeler la police pour les chasser. Puis ils se calmèrent et trouvèrent le moyen de venir en France de façon légale où ils vivent d'ailleurs toujours aujourd'hui. Dommage, car il s'agissait d'excellents musiciens avec lesquels ce fut un réel plaisir de travailler. Mais un groupe international, surtout africain et encore plus guinéen, se doit d'avoir un comportement

parfait. Quand un producteur signe un contrat un an et demi ou deux ans à l'avance, il veut être sûr que le groupe sera là et « *fera le boulot* ». C'est ce que ne comprennent pas toujours nos amis africains. La loi du marché et de la concurrence est terrible. Seuls les meilleurs et surtout, les plus fiables, les plus structurés, travaillent. Un groupe africain doit donner une image de sérieux s'il veut bosser, tout spécialement quand il s'agit de danse et de percussions. Les producteurs ont été tellement échaudés, qu'ils sont devenus très méfiants. Et comment leur dire le contraire quand on voit ce qui se passe ?

Enfin tout rentra dans l'ordre et je demandai à Fatouabou de venir dans Wofa.



LE RETOUR : LA BIENNALE DE MAI 1999

Les années passèrent et alors que nous n'étions pas très en forme avec Wofa et plus un seul contrat, la « mode » de l'Afrique quelque peu passée, nous rencontrâmes au MASA d'Abidjan, Bernard Schmidt, français installé aux USA, qui travaillait alors comme diffuseur pour Pentacle, une agence de diffusion de New York. Il tenta de monter une première tournée aux USA qui périclita au dernier moment faute de dates mais il réussit à monter la deuxième et devant l'enthousiasme des programmateurs, s'émança de Pentacle et créa sa propre société de production.

Wofa, re-baptisé - WOFA ! - avec un point d'exclamation s'il vous plaît, décolla et les Percussions de Guinée étaient toujours scotchées à Conakry. Mamadou Condé leur nouveau mentor mettait beaucoup de temps à organiser une tournée.

Et vint la Biennale Internationale de Percussions de Conakry en Mai 99. Il fallait bien que les Percussions de Guinée y soient programmées. Télével, toujours directeur de la culture, m'intima l'ordre de les faire remonter sur scène.

« Jamais - lui répondis-je - et de toutes façons, ils ne voudront pas. - Mon cher ami, vous n'avez pas le choix, ni toi, ni eux. C'est vous qui avez fait la Percussion de Guinée, c'est vous qui la referez. C'est la Biennale de la Guinée et le gouvernement guinéen ne vous demande pas votre avis... Il veut voir son Ensemble National des

Percussions de Guinée à son meilleur niveau sur la grande scène de la Biennale. Comment vous allez vous y prendre, c'est votre affaire ? Celui qui la ramène sera aussitôt viré. À bon entendeur salut et au boulot ! »

Merde, il est gonflé le Directeur ; Téliwell a beau être mon ami, il n'en est pas moins mon patron...

“ OK, si c'est comme ça, pas de problème, tu me donnes carte blanche et le premier qui discute descend de la scène.

- Mais bien sûr, mon cher, comme toujours... Les blancs ont carte blanche et les noirs contrôlent. » me répondit-il avec un grand sourire entendu dont il a le secret.

Et me voilà parti à la Maison des Jeunes de Kenian, là où répétait le groupe.

L'accueil fut des plus froids, même glacé. Aucun ne vint me serrer la main mais rien à faire, j'étais mandaté par le gouvernement guinéen pour faire un travail précis et ils le savaient. Téliwell arriva, fit un court speech et repartit comme il était venu, nous laissant nous débrouiller. Sympa le Directeur de la Culture...

Je m'assis au premier rang et leur demandai de me faire un extrait de leur spectacle. Ce que je vis, fut encore plus catastrophique que ce que j'avais imaginé. Le plus mauvais des ballets nationaux avec tous les poncifs du genre, toutes les caricatures d'eux-mêmes, tout ce que je détestais, tout ce que j'avais tenté d'éviter pendant sept ans était là devant moi. Une espèce de mauvais ballet avec une scénographie dérisoire, dénuée de sens, des danseuses pitoyables qui devaient être les petites copines des artistes. L'encadrement n'avait rien compris, ni l'esprit, ni le concept, ni l'histoire, ni même la forme, rien. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Ah, si c'était Frankis (Frankis Magloire Camara, directeur historique du ballet Djoliba, décédé en 2001) qui les avait repris, ça n'aurait « peut-être » pas été la même chose. En plus, Abou (Fatouabou Camara) et moi, nous avons toujours été naturellement proches de lui. Quelques mois avant sa mort, j'étais allé le saluer à Camayenne et nous avons fait des projets pour la prochaine biennale. Encore un qui nous manquera cruellement.

Au niveau de la percu, là, il faut dire la vérité, waouh, c'était bien les Percussions de Guinée, le pur produit de la percussion du ballet guinéen, avec un nouveau soliste super, doué d'une présence légère qui devait parfaitement s'accommoder des personnalités impitoyables des trois dinosaures Koungbanan, Lamine et Lancei, et plusieurs jeunes très bons. J'attends qu'ils finissent et j'appelle Koungbanan.

“ Monsieur Condé, faites descendre tout le monde (ils étaient je ne sais combien sur la scène, plus de quinze !)

- Descendez ! » dit-il avec cette espèce de fausse autorité qui n'appartient qu'aux vieux crocodiles des ballets. Regards interrogateurs, fausse nonchalance. Faut-il obéir ou se rebeller ?

À vous de choisir les gars, s'il y en a un qui discute, je m'en vais et vous vous débrouillerez avec le ministère !

Ils descendent.

“ Les quatre anciens : Koungbanan, Lancei, Lamine et Aly, montez sur scène, le nouveau soliste et deux jeunes - sept, la configuration idéale des Percussions de Guinée - allez, recommencez ». Ils recommencent.

“ Stop ! - le ton se fait plus ferme - laissez tomber cette espèce d'entrée qui ne veut rien dire, entrez naturellement. Où avez-vous été chercher ça ? » (c'est le nouvel encadrement, bien sûr). Lamine a du mal à encaisser, mais il s'écroule.

“ Qu'est-ce que c'est que ces costumes invraisemblables ?

Reprenez les anciens des Percussions de Guinée, ceux-là, ce n'est pas possible !

- Mais nous n'en avons pas d'autres.

- Ça, ce n'est pas mon problème. Le gouvernement guinéen a exigé que je prépare l'ensemble national des Percussions de Guinée pour la Biennale, ce que je fais. Je vous dis que vous allez être ridicules avec ces costumes, si vous voulez les garder, c'est votre affaire. (grand silence).

- Comment va-t-on faire ?

- Ça, c'est votre affaire, pas la mienne.”

Je peux vous dire que quelques jours après, Koungbanan avait fait refaire des nouveaux costumes beaucoup plus simples, plus sobres qui rappelaient les anciens, qu'il avait dû payer de sa poche.

Et c'était parti pour deux heures de travail intensif.

Au bout de deux heures.

“ Allez, ça suffit, on continuera demain. J'ai beaucoup de travail avec la Biennale. ” Je m'en vais.

Le lendemain, même histoire. En deux fois deux heures de travail, nous avons monté un programme d'une demi-heure très solide, de quoi remettre les Percussions de Guinée à leur niveau et qu'ils impressionnent lors de la Biennale. Quand je vous disais qu'on ne peut pas balayer tout ce travail d'un revers de main !

Il y a des automatismes qui ne s'oublient pas.

Le cas d'Abou... Je lui avais demandé de venir jouer avec les Percussions comme au bon vieux temps.

“ François, avec ce que ces gens m'ont fait, je ne peux pas.

- Oui, Abou, moi non plus, mais c'est Télivel qui nous demande et c'est pour la Guinée, pas pour eux. ”

Premier jour, pas de Abou. Deuxième jour, il vient à la fin de la répétition. L'ambiance s'était déjà un peu détendue par rapport au

premier jour.

“ *La meilleure des psychothérapies pour un artiste guinéen des ballets nationaux est de le faire travailler dur. Il aime ça, il a été formé pour ça et pendant ce temps-là, il ne se prend pas la tête et ne fomente pas de coup d'état...* ” disait Frankis.

Abou blague un peu avec les vieux mais tout en restant sur son quant-à-soi et il ne monte pas sur la scène.

“ Abou, est-ce que tu vas jouer avec eux ? lui dis-je en aparté.

- On verra bien. ”

Il est malin le lascar. Le soir du grand jour, à l'heure dite, soirée des maîtres du djembé, Jardin du 2 Octobre, Abou se pointe. Il n'a pas mis son costume des Percussions de Guinée mais un autre, superbe, afin d'affirmer sa différence. Il cartonne, fait le malin sur la scène, provoque les vieux qui ne peuvent rien dire, on ne voit que lui.

D'aucuns vous diront que ce fut le groupe le plus solide et le plus cohérent de la soirée des maîtres du djembé, relooké pour la circonstance. Sobre, efficace, véritable machine à rythmes. Faut-il les croire ?

Je vous avoue qu'une idée m'a effleuré l'esprit ; que ce petit intermède de la Biennale allait servir à quelque chose dans la tête des Percussions de Guinée. Ils étaient redevenus, l'espace d'un instant, le formidable groupe que j'avais créé et dirigé quelques années auparavant. Il leur suffisait de continuer la même chose, la même logique, le même concept, pour que le monde se les arrache. Cette biennale, c'était “ *Percussions de Guinée, le retour* ”. Eh bien, que croyez-vous qu'ils firent le lendemain de la Biennale. Ils ont rappelé leurs petites copines, remis tout le monde sur la scène et repris leur programme abracadabrant de ballet de quartier.

“ *Un vieux crocodile n'apprend pas, il suit...* ” disait aussi Frankis, qu'on se le dise...



CONCLUSION

Un ami me disait l'autre jour en lisant ces quelques lignes :

« Et bien dis donc, c'était l'enfer ton séjour en Guinée. Comment as-tu fait pour supporter tout cela ? »

Sûrement pas l'enfer, une bénédiction ! Mais oui, finalement, un vrai bonheur. C'est dans l'adversité qu'on grandit, qu'on mûrit, qu'on

s'épanouit, qu'on se construit. Ce que j'ai raconté, ce sont mes souvenirs les plus marquants, je n'ai pas ou peu parlé de ces milliers d'heures merveilleuses passées à répéter, à créer, à découvrir les richesses infinies de la culture guinéenne. C'est mon jardin secret.

Et si je n'avais pas rêvé ? Et si tout était vrai ! Vous imaginez ?

Non, ce n'est pas possible... Une véritable histoire de fous.

Nous l'étions : fous, passionnés, idéalistes, inconscients, jeunes... Nous avons vogué à un moment très particulier de l'histoire de la Guinée.

« *Temps d'après Sékou Touré* » : une parenthèse dans l'espace temps, une fenêtre vite refermée.

Quinze années de folie où tous les délires artistiques étaient permis, où tous les projets étaient possibles,

Je n'aurais jamais pu tenir sans la présence permanente de mon mentor, devenu mon ami, mon « directeur de conscience » : Baillo Télivel Diallo. Il m'a tout appris et surtout, à aimer cette culture, son histoire, ses artistes. Il m'a fait découvrir qu'au-delà de l'apparence, se cachent des trésors insoupçonnés. Il m'a enseigné le sens à donner aux choses et que rien ne peut se dissocier de l'histoire. Une histoire compliquée, violente, dont il n'est pas toujours évident de décrypter les arcanes mais l'histoire d'un pays et d'un peuple en construction. Il m'a fait comprendre que chacun doit faire la moitié du chemin et que les choses sont aussi difficiles pour l'un, que pour l'autre et qu'il faut cultiver la patience.

Il m'a permis de me réaliser en tant qu'artiste, en tant qu'homme, d'aller au bout de mes rêves les plus fous. Le rencontrer, passer toutes ces heures à bavarder avec lui, reste le meilleur souvenir de mon passage en Guinée. Sa discrétion, son intelligence hors norme, sa clairvoyance, l'amour pour son pays, son humanité, son profond respect des hommes, sa lucidité, sa compassion, en font un être d'exception. Quoi de plus merveilleux que d'avoir un ami comme lui ? Tous ceux qui l'ont rencontré savent de quoi je veux parler.

Un « *être de lumière* » comme il est rare d'en rencontrer dans une vie, l'un des plus brillants de sa génération, Kôto Baillo Télivel Diallo. Il m'a accompagné durant toutes ces années, comme comme un grand frère. Lui et sa famille, sa femme Djosso, m'ont accueilli avec une fraternité jamais égalée. Il m'a soutenu, guidé, encouragé, il m'a donné sa confiance, absolue, sans restriction. Et vous n'imaginez même pas ce qu'on est fort quand on est en confiance et libre de travailler. Nous avons écrit ensemble, de belles pages de la culture guinéenne dont certaines, font partie aujourd'hui du patrimoine.

DISCOGRAPHIE chez Buda Musique :
Direction artistique

- PERCUSSIONS DE GUINÉE – volume 1 et 2
- WOFA volume 1 « Wofa »
- WOFA « Iyo »
- WOFA et TAMBOU BO KANAL
- WASSA
- EL HADJ DJELI SORY KOUYATE « Anthologie du balafon mandingue-
- MOMO WANDEL SOUMAH « Matchowé »
- PRINCE DIABATE ET AMARAH SANOH » Lamaranaa
- M'BADY et DYARYATOU KOUYATE « Chant et kora du N'Gabou » volume 1 et 2
- ERIK ALIANA & Picket « Just my soul »

chez Contre Jour

- KAREYCE FOTSO « Kwegne »

Discographie François Kokelaere chez Buda Musique

- « Percussions »
- « L'art du berimbau"
- « Kokelaere-Ricard » (percussions-saxophone)
- « Lazar-Kokelaere » (violon-percussions)

chez LHDT : « La danse des atomes » avec Tarik Chaouach et Julien Soro

Achévé d'imprimer en Mai 2018
Ce volume porte le numéro 166 au catalogue Poëin

Éditions Poëin
2, chemin des Trois-Sabots
03360 L'Ételon

www.poiein.eu

Du même auteur aux Éditions Poëin

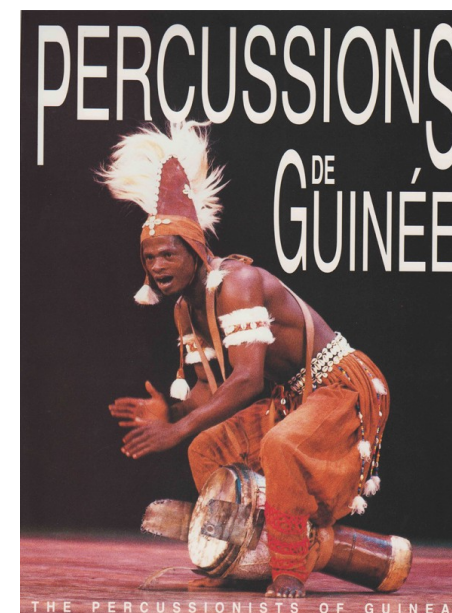
- « Et puis voler » n°133
- « Poétique remue-ménage » n°155
- « Les Z'animaux » n°164
- « Avec plaisir » n°173
- « Jardin de mots » n°199

pour contacter l'auteur : francois.kokelaere@sfr.fr
<https://www.facebook.com/francois.kokelaere.1>

www.francoiskokelaere.com



Ensemble National des Percussions de Guinée 1992
de gauche à droite Koungbanan Condé, Mamadouba Camara, Ally Sylla, Aboubacar Fatouabou Camara



Plaquette de l'Ensemble National des Percussions de Guinée
avec Noumoudy Keïta en couverture
photos : Jean-Claude Maniez